This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

7,B

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

Vet. Fr. II A. 1829

EUGÉNIE
ET SES ÉLÈVES.

Traduction de l'Épigraphe.

Être bon, c'eſt être heureux. Les Anges ſont plus heureux que les Humains, parce qu'ils ſont meilleurs.

EUGÉNIE
ET SES ÉLÈVES,
OU
LETTRES ET DIALOGUES
A L'USAGE DES JEUNES PERSONNES;

Par Madame DE LA FITE, *Auteur des Entretiens, Drames & Contes Moraux à l'uſage des Enfans.*

PREMIÈRE PARTIE.

To be good is to be happy.
Angels are happier *than* Mankind
Becauſe They are better. ROWE.

A PARIS,

Chez ONFROY & NÉE DE LA ROCHELLE, Libraires, rue du Hurepoix, près du pont S. Michel.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation & Privilège.

On trouve chez les mêmes Libraires les Œuvres de Madame la Marquiſe de SILLERY, *ci-devant Comteſſe de* GENLIS.

THÉATRE d'Éducation, à l'uſage des jeunes perſonnes, 7 volumes *in*-8°. br. 35 livres.
— *Idem* 7 volumes *in*-12. br. 17 liv. 10 ſols.

Le nouveau volume du Théâtre, contenant les pièces tirées de l'Ecriture Sainte, 1 vol. *in*-8°. broché, 5 livres.
— *Idem* 1 vol. *in*-12. broché, 2 liv. 10 ſols.

Le Théâtre de Société, faiſant les tomes 6, 7 du Théâtre ci-deſſus; 2 volumes *in*-8°. broc. 10 livres.
— *Idem* 2 volumes *in*-12. br. 5 livres.

Adèle & Théodore, 3 volumes *in*-8°. brochés, 15 liv.
— *Idem* 3 volumes *in*-12. br. 7 liv. 10 ſols.

Annales de la Vertu, *ou* Cours d'hiſtoire, à l'uſage des jeunes perſonnes, 2 volumes *in*-8°. brochés, 10 livres.
— *Idem* 2 volumes *in*-12. br. 5 livres.

Les Veillées du Château, *ou* Cours de morale à l'uſage des Enfans, 3 vol. *in*-8°. br. 15 liv.
— *Idem* 3 volumes *in*-12. brochés, 9 liv.

— La Collection complette des Ouvrages ci-deſſus, en 15 vol. *in*-8°. br. 75 liv.
— *Idem* en 15 vol. *in*-8°. rel. 90 liv.
— *Idem* en 15 vol. *in*-12 br. 39 liv.
— *Idem* en 15 vol. *in*-12 rel. 46 liv. 10 ſ.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
8 DEC 1987
OF
LIBR

A SON ALTESSE ROYALE

MADAME LA PRINCESSE

ÉLISABETH D'ANGLETERRE

C'EST à bien des titres, Madame, que je dois hommage de cet Écrit à Votre Alteſſe Royale. C'eſt elle qui m'a appris les vers qui lui ſervent d'Épigraphe, & dont il eſt le commentaire. Et quand j'ai montré que la Religion ſeule peut nous rendre *heureux* & *bons ;* quand j'ai prouvé du moins que le bonheur de l'homme juſte & religieux peut être interrompu, mais non détruit, c'eſt ſur-tout le deſir de vous être utile qui a conduit ma plume. Ce ſont auſſi nos entre-

tiens qui m'ont fourni le ſujet d'une partie de ces Dialogues ; & ſi la Princeſſe Erneſtine paroît aimable à mes Lecteurs, c'eſt encore à vous, Madame, que j'en aurai l'obligation.

Daignez agréer l'aſſurance du reſpectueux dévouement avec lequel je ſuis,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

La très-humble & très-obéiſſante ſervante M.E. DELA FITE.

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR. (a)

L'AUTEUR de cet Ouvrage (Madame DE LA FITE) eſt déjà connue par des Dialogues relatifs à l'Éducation, qui ſont entre les mains de toutes les jeunes Perſonnes, & qui ont valu à l'Auteur l'eſtime du Public, les bontés & la confiance d'une auguſte Princeſſe, qui ſait également cultiver les Sciences, protéger les Lettres, encourager les talens & diſtinguer le mérite. Cependant cet Ouvrage, imprimé loin des yeux de Madame de la Fite, le fut ſi mal, qu'elle a cru devoir confier celui-ci aux ſoins d'un Éditeur. Elle a compté ſur mon zèle, & ne

(a) L'Éditeur de cet Ouvrage eſt Madame la Marquiſe de SILLERY, ci-devant Comteſſe de GENLIS. (*Note de l'Imprimeur*).

s'eſt point trompée. J'ai corrigé les épreuves de cet Ouvrage, mais je dois déclarer que je ne me ſuis pas permis de changer un ſeul mot du texte : l'Auteur, par une délicateſſe que je conçois parfaitement, ne voudroit pas donner ſous ſon nom un Ouvrage qui ſeroit retouché par une autre ; elle m'écrivoit : *Si vous étiez ici, j'écouterois & je ſuivrois vos conſeils ; mais à la diſtance où nous ſommes l'une de l'autre, il ne vous eſt pas poſſible de m'indiquer mes fautes ; vous ne pourriez que les réparer, & je ne veux pas tromper le Public. Ainſi ne corrigez que les fautes d'impreſſion,* &c. Au reſte, il me paroît que la manière d'écrire de l'Auteur eſt naturelle, élégante & pure ; mais quand j'aurois trouvé dans cet intéreſſant Cours de morale quelques négligences de ſtyle, on voit que les principes de l'Auteur ne m'auroient pas permis de faire le

moindre changement, ou la plus légère correction. Ce n'eſt pas ſans raiſon que je m'appeſantis ſur ce détail ; j'ai beaucoup écrit, il ne ſeroit pas impoſſible que l'on pût imaginer que j'ai travaillé à l'Ouvrage dont je ne ſuis que l'Éditeur ; c'eſt un devoir pour moi de déclarer formellement, & de prouver le contraire, ſur-tout quand l'Ouvrage qui m'eſt confié eſt auſſi agréable qu'inſtructif. On me feroit aſſurément beaucoup d'honneur, ſi on me ſoupçonnoit d'avoir travaillé aux charmans Dialogues de la Gouvernante & de la Princeſſe, au dernier diſcours de l'*Habitant d'Herſchel* (*a*), à l'épiſode ſi intéreſſant de la converſion de la jeune *Zina*, aux lettres touchantes de Madame *Melford*, qui contiennent des détails ſi vrais, ſi attachans ſur la guerre de l'Amérique, &c. Ainſi

(*a*) Tome premier, page 121 & ſuiv.

je ne puis être guidée que par une juſte délicateſſe, & par la probité, quand je rends à la vérité cet hommage.

Je crois que toutes les mères de famille s'empreſſeront de donner à leurs enfans un Ouvrage où l'on trouve des principes ſi vertueux & ſi purs ; il me ſemble que la raiſon ne ſauroit s'exprimer avec plus de charme & d'intérêt, & qu'elle ne peut offrir des leçons plus aimables & plus utiles.

Je ne ſais pourquoi depuis quelques années certains Journaliſtes affectent de parler avec un extrême dédain des Ouvrages *faits en forme de Dialogues* : ce dédain ne peut m'offenſer perſonnellement, car je n'ai point fait de *Dialogues*. Pourquoi ce mépris ? Seroit-ce parce que d'autres femmes ont fait pluſieurs Ouvrages dans cette forme ? Mais des hommes célèbres ont fait auſſi des Dialogues ; le Père Bouhours, Fonte-

nelle, M. Pluche, &c. Ne ſait-on pas encore que les Anciens ont ſouvent travaillé dans ce genre, & qu'ils aimoient particulièrement cette forme d'Ouvrage, qui donne en effet tant d'agrément & de clarté aux raiſonnemens ? Ajoutons à ces grands exemples que les deux ſeuls Ouvrages que l'Académie Françaiſe ait couronnés, comme *les plus utiles & les mieux écrits*, ſont des Dialogues de petites filles & de petits garçons.

C'eſt avec raiſon que Madame de la Fite a compoſé des Dialogues ; ce genre exige toutes les qualités qu'elle poſsède : une ſenſibilité douce, une raiſon ſupérieure, de la fineſſe & du naturel. Auſſi j'avouerai que je n'aurois deſiré qu'une choſe à ſon Ouvrage, c'eſt qu'il eût été tout en Dialogue d'un bout à l'autre.

J'aurois ſouhaité pouvoir ſupprimer

dans cet Ouvrage, cinq ou six lignes qui s'y trouvent, & qui contiennent un éloge beaucoup trop flatteur de mes foibles productions; mais cet éloge eſt tiré d'un Ouvrage Anglois, qui a pour titre : *Abrégé d'Hiſtoire moderne, par M. Rouſtan.* Madame de la Fite n'a pas voulu me permettre de retrancher ce paſſage; elle a prétendu que je n'avois d'aucune manière le droit de ſupprimer une citation. Beaucoup d'Auteurs ſe ſont permis d'entretenir le Public de leurs ſuccès imaginaires ou réels; on n'a juſqu'ici rien trouvé de ſemblable dans mes *Préfaces* & dans mes Écrits; mais, comme je l'ai dit, il ne m'a pas été poſſible de ſupprimer de cet Ouvrage le paſſage qui me concerne; il prouvera du moins qu'une *femme Auteur* peut en louer une autre avec plaiſir, & cet exemple eſt infiniment plus commun

qu'on ne l'imagine. Il me ſemble même qu'il n'exiſte point de rivalité entre les femmes qui écrivent, & qu'elles reçoivent toutes les unes des autres des témoignages de confiance & d'amitié, ou du moins de bienveillance & d'eſtime.

L'ingénieux Auteur de *Caroline* m'avoit chargée l'année paſſée de diſtribuer à Paris les premiers exemplaires de ce charmant Roman, qui eut un ſi brillant ſuccès; & cette année, une autre femme a bien voulu me confier ſon manuſcrit, & s'en repoſer abſolument ſur moi du ſoin de le faire imprimer.

Les hommes répètent que les Femmes ne peuvent s'aimer, parce que la *jalouſie*, *l'envie*, *l'amour-propre*, (*leurs paſſions dominantes*) *les déſuniſſent toujours*. Je ne repouſſerai point cette odieuſe accuſation, par des raiſonne-

mens que l'on pourroit combattre; mais j'y répondrai par des faits qu'il eſt impoſſible de nier. J'ai vu des hommes de génie égarés par ces paſſions honteuſes, & je n'ai jamais vu l'envie tourmenter & avilir une femme d'un mérite diſtingué. M. de Voltaire a dit :

« Un jeune objet beau, doux, diſcret, ſincère,
» A tout ſon ſexe eſt bien ſûr de déplaire.
» L'homme eſt plus juſte, & d'un ſexe jaloux
» Nous nous vengeons autant qu'il eſt en
» nous ». (*a*)

Ces mauvais vers renferment une penſée à-la-fois triviale & fauſſe. La douceur, la bonté, la franchiſe, la vertu, réunies à la jeuneſſe & à la beauté, plairont toujours univerſellement. Celle qui poſſédera de tels avantages, ſera particuliérement recherchée

(*a*) Nanine.

de toutes les perſonnes de ſon ſexe, dont elle aura lieu de deſirer l'approbation & le ſuffrage. Je ne ſais par quelle fatalité l'eſprit, les talens & l'inſtruction ne préſervent les hommes ni des folies éclatantes, ni des grands égaremens. Mais il eſt certain qu'en général les femmes font un uſage plus heureux de ces qualités acquiſes & de ces dons naturels : avec de l'eſprit, elles ont toujours du goût ; avec des lumières, elles montrent des principes & de la raiſon ; & jamais l'envie n'excite en elles ces inimitiés ſcandaleuſes, qui produiſent parmi les hommes tant de ſcènes extravagantes & ridicules. Beaucoup de femmes ont écrit ; & dans cette multitude d'Auteurs, il ne s'en eſt point encore trouvé qui ait critiqué, même indirectement, l'Ouvrage d'une autre femme de ſon temps. Au contraire, preſque toutes

ſe ſont louées mutuellement, & celles qui ont pu ſe connoître, ſe ſont aimées. Mademoiſelle de Scudéri, qui remporta le premier prix d'Éloquence fondé par l'Académie, avoit pour amie intime une femme auteur de quelques Romans (*a*), & qui, dans pluſieurs Ouvrages en vers & en proſe, ſe plût à célébrer la gloire & les talens de celle qui couroit la même carrière avec de plus brillans ſuccès. Tous les Romans de Mademoiſelle de Scudéri furent effacés par l'éclat & la réputation de la *Princeſſe de Clèves*; & cependant l'Auteur de *Clélie* & *du grand Artamène*, loin de devenir l'ennemie de Madame de la Fayette,

(*a*) Cette femme s'appeloit Mademoiſelle l'Héritier de Villandon: ſes Romans eurent de la réputation, entr'autre celui qui a pour titre, *la Tour ténébreuſe*.

admira ſes talens, rechercha ſon amitié, & l'obtint. La *Princeſſe de Clèves* fit trop de bruit pour ne pas exciter l'envie : on critiqua l'Ouvrage ; mais ce fut un homme-de-lettres qui compoſa cette critique (*a*). Toutes les femmes de ce temps, diſtinguées par une véritable ſupériorité d'eſprit, applaudirent à un ſuccès qui honoroit leur ſexe. Madame de Sévigné, Madame Scaron, Mademoiſelle de Scudéri, &c. ajoutèrent à la renommée de Madame de la Fayette par leurs ſuffrages, leurs éloges, & leur amitié pour elle. De notre temps, Madame de Graffigni n'eut à ſe plaindre d'aucune femme ; toutes rendirent juſtice aux talens ſi diſtingués de l'Auteur des *Lettres Péruviennes* & de

(*a*) M. de Valincourt, qui fut de l'Académie des Sciences.

Cénie. Il eſt vrai que ces charmans Ouvrages furent vivement critiqués, mais par des *hommes*, par des gens *de lettres*. Enfin nous ne voyons pas dans ce moment les femmes les plus célèbres par leur eſprit ou leurs talens littéraires, ſe critiquer, ſe déchirer & ſe haïr : au contraire, pluſieurs d'entr'elles ſont intimement liées enſemble, & l'on n'en citera point qui ſe ſoit permis de faire imprimer une critique contre une perſonne de ſon ſexe (*a*) : je n'ignore pas que

(*a*) C'eſt une femme qui avoit imaginé de faire un *Journal des Dames*, dans lequel on rendoit compte de leurs Ouvrages. On n'a reproché à ce journal qu'un excès de douceur & d'indulgence : l'Auteur, qui ſavoit louer avec beaucoup d'eſprit & de grace, ne pouvoit ſe réſoudre à critiquer. On a vu l'année paſſée dans le journal de Paris, la plus charmante Épître en vers qui ait paru depuis bien long-temps ; une femme en étoit

l'on a fait de quelques-uns de leurs Ouvrages des extraits infidèles & remplis de partialité & d'amères critiques, mais ces ſatyres *ont été compoſées par des hommes, par des gens-de-lettres.*

L'Angleterre n'a peut-être dans

---

l'Auteur, & les Éditeurs de l'Almanach des Muſes n'ont pas jugé à-propos de la placer dans ce recueil. Une autre femme Auteur s'eſt élevée avec chaleur contre cette injuſtice dans une Lettre imprimée dans le Journal Polytype. Une enfant de quinze ans (Mademoiſelle l'Éveſque) vient de donner au Public des Idylles que Geſſner ne déſavoueroit pas; & j'ai vu toutes les femmes & toutes les jeunes perſonnes de cet âge, charmées de cette eſpèce de phénomène. C'eſt encore une femme (Mademoiſelle de Kéralio), qui, dans cet inſtant, conſacre ſa jeuneſſe & ſes talens à célébrer les perſonnes de ſon ſexe qui ſe ſont diſtinguées dans la Littérature. Je pourrois rapporter bien d'autres traits de ce genre, & l'on ne citera pas un *ſeul fait littéraire* qui contrediſe ces preuves de l'impartialité des femmes.

aucun temps produit autant de femmes célèbres, qu'elle nous en offre dans ce ſiècle; & je les ai vu toutes s'aimer, s'eſtimer, ſe louer de bonne-foi, & ſe rendre juſtice non-ſeulement ſans effort, mais avec un extrême plaiſir. Il faut convenir que dans tous les ſiècles les femmes Auteurs ont été traitées avec une exceſſive ſévérité; cependant elles devroient compter ſur l'indulgence & ſur les égards des *Juges* littéraires; mais elles n'ont pu reprocher de l'injuſtice & des marques publiques de haine, qu'*aux hommes, aux gens-de-lettres.* Il eſt certain encore qu'elles ont toujours été accuſées de s'envier avec emportement, avec fureur: quels ſont donc les monumens *littéraires* de cette animoſité cruelle, de ces haines implacables? Il n'en exiſte point. Quels ſont les auteurs de ces accuſations? Ceux qui (en général) ne ſauroient ſouffrir

de concurrens, ceux qui ne peuvent courir la même carrière, ſans ſe déteſter, ſans ſe déchirer, *des hommes, des gens-de-lettres!* Les femmes ne ſe plaignent point les unes des autres; la diverſité de ſentimens & d'opinions, n'a jamais produit parmi elles des critiques, des ſatyres & des libelles: en un mot, les faits prouvent inconteſtablement qu'elles ont toujours ſu s'apprécier, ſe rendre juſtice, ou du moins ſe reſpecter; & c'eſt un avantage aſſurément très-remarquable que nous avons eu juſqu'à-preſent ſur *les hommes & les gens-de-lettres* (*a*).

(*a*) Comme il y a dans cet Ouvrage de Madame de la Fite une jeune Princeſſe qui écrit à ſa Gouvernante, on pourroit confondre ces lettres avec celles que j'ai annoncées ſous le titre de *Correſpondance d'une jeune Princeſſe*: pour éviter toute erreur, je crois devoir dire ici que cette correſpondance d'une jeune Princeſſe, eſt un Ouvrage qui n'a abſolument rien

de commun avec celui-ci ; le titre paroît annoncer une reſſemblance qui n'exiſte ni dans le fonds ni dans les détails. J'ai voulu peindre dans la *Correſpondance d'une jeune Princeſſe*, un tableau très-neuf & très-piquant, & qui ne ſe trouve dans aucun Livre, tableau que j'ai eu ſous les yeux pendant treize ans. J'avois eu l'intention de faire paroître cet Ouvrage ſur la fin du mois de Mars de cette année ; mais les ſoins que j'ai dû donner de préférence à l'Ouvrage de Madame de la Fite, m'ont forcée de remettre à un autre temps l'impreſſion du mien.

LETTRE

LETTRE PREMIERE.

JULIE A EUGÉNIE.

Me voila donc réduite à vous écrire, ma chère Eugénie, après avoir joui pendant quatre ans de vos ſages leçons & de votre douce ſociété. *Avec une mère comme la vôtre*, diſiez-vous, *il n'eſt aucune privation qu'on ne puiſſe ſupporter.* Je ſens, il eſt vrai, que le plus grand des malheurs pour ſa fille ſeroit d'être ſéparée d'elle : vous ſavez combien je la chéris ; mais n'êtes-vous pas auſſi ma ſeconde mère, & peut-on s'empêcher de pleurer quand on vous quitte? Vous croyez auſſi que la ſociété de ma couſine va me conſoler d'avoir perdu la vôtre. Il faudroit donc qu'elle vous reſſemblât, au moins

autant qu'une fille de dix huit ans peut reſſembler à une perſonne de votre âge, qui a employé ſon temps auſſi bien que vous l'avez fait ..... On m'avertit qu'elle arrive ce ſoir, & que maman ſe diſpoſe à monter en voiture avec moi, pour aller au devant d'elle. Adieu, ma chère Eugénie : aimez toujours votre Julie.

LETTRE II.

LA MÊME A LA MÊME.

Vous ſouhaitez, ma chère Eugénie, que je vous faſſe le portrait de ma couſine. Cette demande me rappelle l'embarras que j'éprouvai, il y a deux ans, à l'égard de Mademoiſelle de C**. J'avois le chagrin de lui découvrir un grand défaut; je ſavois qu'on doit éviter avec ſoin de révéler ceux des autres, mais je n'ignorois pas non plus qu'il ne faut rien cacher à ſa mère. Je demandai à la mienne comment je pouvois concilier ces deux devoirs : la confiance que je lui devois, & l'obligation de taire les défauts que j'appercevois dans autrui.... Elle me dit alors que les jeunes perſonnes ayant toujours beſoin d'être guidées, une confiance ſans bornes en leurs guides naturels, devenoit

un devoir indiſpenſable. C'eſt d'après cette règle que je me vois obligée de médire un peu, en vous parlant de ma couſine. Mais je me conſole, en penſant que ce n'eſt point d'elle proprement que je vais médire ; car je crois que ſes défauts ſont l'ouvrage de l'éducation & des circonſtances. Depuis que je la connois, je ſoupçonne que c'eſt ſouvent un malheur d'être né riche, & d'avoir une mère trop indulgente. Elle ne ſe doute pas aſſurément que je préfère mon ſort au ſien ; & ſe figure au contraire qu'une fille ſans fortune, telle que ſa couſine Julie de Valcour, ne doit pas regarder ſans envie les grands biens que poſſède Mademoiſelle Claire de Malci. Elle eſt ſi loin d'attacher le bonheur à une vie ſimple, retirée, où l'étude & les récréations ſe ſuccèdent tour-à-tour, qu'elle ſourioit ce matin d'un air incrédule, quand je lui diſois qu'il n'eſt point de jeunes perſonnes plus heureuſes que moi. Je vais vous rendre compte d'une converſation que nous eûmes hier enſemble pen-

dant ſa toilette : c'eſt une manière de crayonner ſon portrait.

JULIE.

Êtes-vous donc toujours contente, en menant une vie ſi différente de la mienne ?

CLAIRE.

Toujours contente? Oh ! non. Je m'ennuie ſouvent ; par exemple, cela m'arrive quand je reſte à la maiſon, & quelquefois auſſi l'ennui me pourſuit dans le monde, aux promenades, aux aſſemblées.

JULIE.

Mais, dans vos heures de retraite, la lecture ne vous offre-t-elle pas une reſſource ?

CLAIRE.

Non, à vous parler vrai ; & c'eſt la faute de votre maman. La mienne la conſulta, dans une de ſes lettres, ſur les Ouvrages qu'il ſeroit bon de me faire lire ; & parmi ceux qu'elle indiqua, ſe trouvoient des livres d'hiſtoire qui me faiſoient bâiller.

JULIE.

Je parie que vous n'en avez lu que les

premières pages : ſi vous aviez eu le courage de pourſuivre, vous auriez continué avec plaiſir ce que vous aviez commencé ſans intérêt.

CLAIRE.

Oh! cela exige une patience que je n'aurai jamais. On a voulu auſſi m'enſeigner la muſique & le deſſin ; j'ai eu les meilleurs maîtres dans ces deux arts ; mais, après trois mois d'inſtruction, voyant que je faiſois peu de progrès, & qu'il falloit bien ſe donner de la peine pour devenir plus habile, j'ai prié Maman d'interrompre les leçons. Ce n'eſt pas ma faute ; mais je ſuis faite comme cela : les difficultés me rebutent.

JULIE.

C'eſt un malheur.

CLAIRE.

Que vous ne connoiſſez point par expérience, vous qui êtes ſi inſtruite, ſi accomplie.

JULIE.

Si je l'ai évité, ce malheur, je le dois aux leçons de Maman & d'Eugénie, &

au deſir que j'avois de leur plaire. Je crois que la pareſſe eſt une maladie de l'ame, commune à preſque tout le monde : de-là vient que la moindre peine nous effraye, que la moindre difficulté nous arrête, à moins qu'un motif, ou qu'un penchant plus fort que la pareſſe, ne vienne la ſurmonter.

CLAIRE.

Fanny, vous me coëffez bien mal aujourd'hui !.... Défaites tout cela, & recommencez.

FANNY.

Je ne puis pas faire mieux, je vous aſſure.

CLAIRE.

Mais voilà, par exemple, une pareſſe inſoutenable.

JULIE.

Allez, ma pauvre Fanny, *que les difficultés ne vous rebutent pas.*

CLAIRE.

En vérité, ma couſine, je vous trouve fort étrange. Apparemment je paſſe dans votre eſprit pour une maîtreſſe difficile ?

— Sortez, Fanny ; car vous m'impatientez par votre mal-adreſſe. — Non : revenez ; allez dire à mon laquais de chercher à l'inſtant le meilleur coëffeur de la ville.

Fanny nous laiſſa ſeules. Claire avoit un air d'humeur qui lui alloit plus mal encore que ſa coëffure à l'hériſſon. Pour moi, je la regardois d'un air qui devoit exprimer combien je regrettois de lui avoir fait de la peine ; mais elle ne parut pas le remarquer, & ſon attention ſe fixa bientôt ſur d'autres objets. Enfin, après avoir eſſayé & aſſorti les fleurs & les plumes qui devoient orner ſes cheveux, elle devint plus calme & reprit la parole.

CLAIRE.

J'ai eu tort de vous interrompre ; à coup sûr, j'ai perdu un très-joli ſermon ſur la pareſſe.

JULIE, ſouriant.

Mais ce qui vient d'arriver à Fanny, rend, ce me ſemble, mon ſermon ſuperflu.

CLAIRE.

Comment cela ?

JULIE.

Elle a écouté ſa pareſſe, n'a point voulu eſſayer de faire mieux, & actuellement elle eſt mécontente d'elle-même. Voilà tout ce que j'avois à prouver.

CLAIRE.

Vous avez étudié la logique, m'a-t-on dit; quant à moi, elle m'ennuyoit plus encore que l'hiſtoire, & j'y ai bien vîte renoncé; j'en ai cependant retenu la définition; & c'eſt, je crois, un art ou une ſcience qui nous apprend à raiſonner juſte. Eh bien! Julie, votre logique eſt en défaut.

JULIE.

J'attends, pour en convenir, que vous me l'ayez fait voir.

CLAIRE.

Vous obſerviez tantôt que, pour ſurmonter les difficultés, il falloit avoir un motif, ou un nouveau penchant plus fort que notre pareſſe naturelle. Eh bien! c'eſt le cas de Toinette. Ne vous ai-je pas dit que, laſſée d'avoir changé dix fois de femme-de-chambre, ſans en

avoir trouvé une ſeule qui me contentât, j'ai promis à celle-ci que j'aurois ſoin de ſa fortune, ſi j'avois lieu de me louer de ſon zèle & de ſon adreſſe ? Vous devez donc convenir qu'elle a, pour vaincre ſa pareſſe, un motif bien plus fort que celui que je pouvois avoir pour ſurmonter la mienne : ainſi, ſon exemple ne prouve rien par rapport à moi.

JULIE.

Ne croyez-vous pas qu'il y ait quelque choſe de plus précieux que la fortune ?

CLAIRE.

Et quoi donc ?

JULIE.

Le bonheur.

CLAIRE.

Mais j'ai peine à croire que ces deux choſes puiſſent être ſéparées.

JULIE.

Ah ! vous n'avez pas lu les deſcriptions qu'on a faites de la vie heureuſe que mènent les gens ſimples, les habitans des montagnes & des bruyères ; & ne convenez-vous pas que, malgré vos

richeſſes, vous n'êtes pas habituellement contente ?

CLAIRE.

A la vérité je m'ennuie ſouvent, comme je le diſois tantôt ; & ſi vous, votre maman, ou votre Eugénie pouviez m'indiquer un remède à ce mal, vous me rendriez un très-bon office.

JULIE.

Il faut donc que je revienne à mon ſermon ſur la pareſſe.

CLAIRE.

Encore !

JULIE.

Oh ! il faut que les malades ſoient dociles. — Mais vous bâillez, je crois. Allons, je renonce à cette cure ; car j'augmente le mal, en croyant le guérir.

CLAIRE.

Vous avez tort d'y renoncer dans ce moment. Tenez, de bonne-foi, j'ai envie de vous écouter. D'ailleurs, ce coëffeur ne vient point.... (Je fouriois, les yeux baiſſés ſur mon ouvrage.) Julie ! pourquoi donc ne dites-vous plus rien ?

JULIE.

Je me rappelois une obſervation de Maman, que je trouve bien juſte.

CLAIRE.

Et quelle eſt cette obſervation ?

JULIE.

Que les meilleures leçons de morale ſont ſouvent déplacées dans la bouche d'une jeune perſonne : l'inſtruction qui naît de l'exemple, eſt peut-être la ſeule qu'elle puiſſe donner avec fruit.

CLAIRE.

Donc il faut renoncer à la ſuite de votre ſermon. Mais il arrive de-là que j'ai réellement grande envie de l'entendre. Ecoutez, Julie, vous n'avez pas toujours été auſſi accomplie que vous l'êtes maintenant, n'eſt-il pas vrai ? Je ſuppoſe qu'on vous a fait jadis quelques leçons ſur la pareſſe : tâchez de vous les rappeler.

JULIE.

Vous n'êtes pas mal-adroite ; car ſi je garde le ſilence, vous ne manquerez pas de conclure, ou que j'oublie les leçons

qu'on me donne, ou que je n'ai pas été dans le cas d'en recevoir ſur la pareſſe. Mais il s'en faut bien que j'aye été exempte de ce défaut. Le projet de chaque nouveau genre d'étude qui m'étoit propoſé, me flattoit d'abord, parce qu'au fond je deſirois de m'inſtruire; mais il m'en coûtoit de fixer mon attention, & d'échanger mes jeux ou des lectures agréables, contre une étude qui me paroiſſoit pénible & rebutante. Maman, qui s'en appercevoit, avoit ſoin d'encourager mes premiers efforts par ſon approbation; & le deſir de lui plaire m'animoit à en faire de nouveaux.

CLAIRE.

Voilà, par exemple, un motif que je n'ai pas eu. Maman craignoit ſi fort de me cauſer le moindre chagrin, qu'elle ordonnoit à ma gouvernante de ne point contraindre mes volontés.

JULIE.

La même tendreſſe produiſoit chez nos mères des effets bien oppoſés. La mienne..... Ici l'arrivée du coëffeur

interrompit notre entretien. Aidez moi, ma chère Eugénie, à rendre ma couſine plus raiſonnable & plus heureuſe. Je lui vois éprouver des chagrins qu'elle pourroit s'épargner aiſément, ſi elle avoit des idées plus juſtes, ou plus d'empire ſur elle-même. Par exemple, ſi une autre qu'elle occupe l'attention, & ſemble obtenir la préférence, elle s'en afflige; de même la moindre contradiction l'impatiente & la révolte. Elle a le cœur bon; mais, faute de ſavoir réprimer ſes premiers mouvemens, elle ne rend pas heureux ceux qui l'entourent. Elle gronde à tout propos la pauvre Fanny, puis s'afflige de la voir toujours triſte, tandis qu'un peu d'indulgence eût fait ſupprimer la réprimande, & prévenu les larmes. Il me ſemble que je n'ai jamais dit tant de mal de mon prochain; &, pour la première fois, je me ſens mal à mon aiſe après vous avoir obéi. Veuillez m'envoyer les écrits que vous avez eu la bonté de me promettre : les inſtructions indirectes, dit Maman, ſont quelquefois plus effi-

caces que les autres, & il me ſemble que vos converſations avec la princeſſe Erneſtine, renferment diverſes choſes applicables à ma couſine. Adieu, ma chère Eugénie : aimez-moi toujours..

TAYLOR INST. OXFORD

DIALOGUE Ier.

ENTRE

LA PRINCESSE ERNESTINE

ET

EUGÉNIE, SA GOUVERNANTE.

ERNESTINE.

CROYEZ-vous, ma chère Eugénie, que ce ſoit un bonheur d'être née princeſſe?

EUGÉNIE.

Vous pourriez auſſi me demander s'il eſt avantageux d'avoir en partage des richeſſes, du génie, de la beauté.

ERNESTINE.

Oh! je crois que cela ne peut être mis en queſtion.

EUGÉNIE.

Vous êtes donc bien décidée pour l'affirmative?

ERNESTINE.

Assurément. Peut-on douter qu'il ne soit fort désagréable d'avoir l'esprit borné, d'être pauvre ou laide ?

EUGÉNIE.

Et croyez-vous, Madame, qu'on soit toujours heureux en possédant les brillans avantages dont la privation vous semble un malheur ?

ERNESTINE.

Il me paroît au moins que cela devroit être.

EUGÉNIE.

L'expérience ne confirme pas votre opinion : elle nous apprend que l'homme de génie est souvent troublé dans ses jouissances par l'envie qu'il excite, ou par l'orgueil qui le consume ; qu'une belle femme est environnée de tous les piéges de la séduction ; & qu'enfin les richesses, en facilitant la possession des faux plaisirs, ôtent souvent le goût des plaisirs véritables.

ERNESTINE.

Vous m'affligez, Eugénie ; car c'est me

dire qu'il y a bien peu de gens heureux dans le monde.

EUGÉNIE.

Je ſuis charmée de pouvoir vous apprendre que cette conſéquence eſt fauſſe.

ERNESTINE.

Et moi, j'en ſuis bien-aiſe auſſi ; mais prouvez-moi que j'avois tort en croyant qu'il n'y a pas beaucoup de gens heureux.

EUGÉNIE.

Voici en quoi conſiſte la mépriſe. Vous ſemblez faire dépendre la félicité de certains avantages, qui, ſelon le plan du Créateur, ne peuvent être communs à tous les hommes. Je vous ai repréſenté que ceux mêmes qui les poſsèdent, ne ſont pas toujours heureux ; & vous vous hâtez d'en conclure qu'il eſt bien rare d'arriver au bonheur. Avec un peu de réflexion, vous trouverez qu'il y a une autre route pour y parvenir.

ERNESTINE.

Je voudrois qu'elle fût ouverte à tous les hommes.

EUGÉNIE.

Ce ſouhait eſt bien digne de votre cœur ; mais je puis ajouter qu'il ne tient qu'à eux d'entrer dans cette route : ſeulement, il faudroit pour cela que les hommes fuſſent raiſonnables.

ERNESTINE.

On m'a toujours beaucoup vanté la raiſon. Je comprends aſſez bien ce qu'on entend par là ; mais je ſerois embarraſſée de le dire.

EUGÉNIE.

Pour ſe conduire d'une manière raiſonnable, il faut connoître les ſuites de ſes actions.

ERNESTINE.

Vous ſavez que j'aime beaucoup les exemples.

EUGÉNIE.

Mais regardez, je vous prie, ce papillon : voyez comme il ſe plonge dans la flamme de cette bougie..... ſes ailes ſont à demi-conſumées.....

ERNESTINE.

Le voilà qui tombe ; voyons..... il eſt

mort! Mais, en vérité, ce qui vient d'arriver à ce pauvre insecte prouve bien qu'il n'étoit pas raisonnable; car s'il eût connu les suites de son action, s'il avoit su prévoir que la flamme le brûleroit, il se seroit refusé le plaisir d'en approcher.

EUGÉNIE.

Fort bien; mais consultez un peu votre mémoire : ne vous est il jamais arrivé de faire quelque chose qui pût être comparé à ce défaut de raison?

ERNESTINE.

Oh! les exemples ne manqueront pas. J'en pourrois tirer de mon enfance, du temps où j'étois gourmande, & puis malade, faute de connoître *les suites de mes actions*. Je vois aussi que je suis peu raisonnable, quand je ne puis supporter, sans m'en plaindre, qu'on ait une volonté contraire à la mienne; je m'afflige bientôt après d'avoir donné mauvaise opinion de moi à ceux qui m'entourent; & il m'en eût moins coûté sans doute, si j'avois su réprimer le mouvement d'impatience auquel je me suis abandonnée. Enfin

je ne fais guères uſage de ma raiſon, quand je crains de m'appliquer, & que je refuſe de donner à ceux qui m'enſeignent, le degré d'attention néceſſaire pour comprendre & retenir ce qu'ils me diſent : j'en ſuis punie avant que la leçon ſoit achevée. J'apperçois un air chagrin ſur le viſage du maître ; & cet air m'attriſte, moi qui n'aime à voir que des viſages contens ; puis, je ſens une peine intérieure : quelque choſe me dit que je n'ai point été ce que je devrois être.

EUGÉNIE.

Et qu'éprouvez-vous au contraire après une journée bien employée ?

ERNESTINE.

Je ſuis contente de moi-même & des autres ; je ſuis gaie, & me crois la perſonne du monde la plus heureuſe.

EUGÉNIE.

Et ce n'eſt guères dans ces momens-là que vous mettez en doute ſi c'eſt un bonheur d'être née princeſſe ?

ERNESTINE.

Je vous propoſois cette queſtion, parce

qu'il me ſemble quelquefois qu'on exige beaucoup des perſonnes de notre rang ; & puis l'état de princeſſe impoſe une gêne, une contrainte fort déplaiſantes. Mais de grace, pourquoi avez-vous évité de me dire votre avis là-deſſus ? Vous ne m'avez répondu qu'en me faiſant d'autres queſtions !

EUGÉNIE.

Je voulois, Madame, que vous la trouvaſſiez vous-même, cette réponſe ; & il faut, pour cela, me permettre d'autres queſtions encore.

ERNESTINE.

Oh ! tant que vous voudrez.

EUGÉNIE.

Dites-moi, je vous prie, quelles ſont les perſonnes ou les choſes que vous appelez *bonnes* ?

ERNESTINE.

Mais..... ce nom s'applique à tant d'objets !.....

EUGÉNIE.

Sans doute ; les exemples ſe préſentent en foule : prenez-les au haſard.

ERNESTINE.

On dit un bon roi, un bon jardinier, une bonne gouvernante, une bonne pêche, un bon clavecin.

EUGÉNIE.

Et, pour mériter qu'on les appelle ainſi, que faut-il qu'ils ſoient ou qu'ils faſſent ?

ERNESTINE.

Le roi doit chercher à rendre heureux le peuple qu'il gouverne ; le jardinier doit réuſſir à cultiver ſes plantes ; & la gouvernante, à inſtruire ſon élève ; la pêche doit avoir la ſaveur agréable que nous cherchons dans ce fruit ; le clavecin doit produire de beaux ſons.

EUGÉNIE.

N'eſt-il pas ſingulier que le même nom convienne à des perſonnes & à des choſes qui ont entre elles ſi peu de rapport ?

ERNESTINE.

C'eſt vrai, je n'avois jamais réfléchi là-deſſus.

EUGÉNIE.

Il doit pourtant y avoir une raiſon de

cet uſage ; & la voici : nous n'eſtimons, nous n'appelons *bonnes*, que les choſes qui répondent à leur deſtination, c'eſt à-dire, qui ſont ce qu'elles doivent être; mais ce nom eſt commun à toutes celles qui la rempliſſent, quelque différentes qu'elles ſoient entre elles. Rappelez-vous à-préſent, Madame, ce qui ſe paſſe chez vous, quand vos devoirs ont été mal remplis : *Je ſens une peine intérieure ; quelque choſe me dit que je n'ai point été ce que je devrois être.* Voilà vos expreſſions.

ERNESTINE.

Et quand j'ai été *bonne*, c'eſt à-dire, quand j'ai rempli ma deſtination, je ſuis heureuſe ; je conclus de-là que c'eſt un bonheur d'être née princeſſe, quand on remplit bien les devoirs de cet état.

EUGÉNIE.

Oui, Madame ; & obſervez bien que l'unique moyen de mériter l'eſtime, eſt en même-temps la ſeule voie qui conduiſe au bonheur : ainſi l'on auroit tort de croire qu'il eſt attaché à certains avantages brillans

brillans, qui ne peuvent être communs à tous les hommes.

ERNESTINE.

Oui : vous m'avez dit qu'ils pouvoient tous arriver au bonheur, pourvu qu'ils fussent raisonnables.

EUGÉNIE.

Et qu'entendez-vous par être raisonnable ?

ERNESTINE.

C'est réfléchir sur les suites de nos actions.

EUGÉNIE.

Et par conséquent s'abstenir de tout ce qui est contraire au devoir, afin d'éviter le mépris, le remords & l'infortune.

ERNESTINE.

Voilà bien des expressions qui ont le même sens ; *être raisonnable*, *mériter l'estime*, *accomplir ses devoirs*, *remplir sa destination*, *être heureux*, tout cela revient donc au même ?

EUGÉNIE.

Sans doute ; & l'on peut dire, en d'autres termes encore, que la vertu nous

conduit au bonheur. Mais j'ai encore bien des choſes à vous dire à ce ſujet, & nous reprendrons une autre fois cet entretien.

ERNESTINE.

Qui m'a fort intéreſſé, je vous aſſure. Je ſuis bien-aiſe de ſavoir qu'il ne tient qu'à moi, & au reſte des hommes, de parvenir au bonheur. Adieu, ma chère amie ; il me ſemble que vous êtes contente de moi aujourd'hui, & qu'en général j'ai été ce que je devois être ; auſſi la journée m'a paru courte, & je la termine heureuſement.

EUGÉNIE.

J'eſpère, Madame, que cette journée ſera l'image du cours & de la fin de votre vie.

DIALOGUE II.

ERNESTINE.

J'AI réfléchi ſur notre converſation d'hier, & j'ai penſé que l'orgueil eſt une choſe bien déraiſonnable.

EUGÉNIE.

Votre obſervation, Mme, eſt très-juſte, & la conſéquence naturelle de ce que nous avons dit ; car, s'il ne faut, pour mériter l'eſtime & tendre à la félicité, que remplir le but pour lequel Dieu nous a placés dans le monde, il réſulte de-là que l'orgueil eſt abſurde, & qu'on doit avoir l'eſprit ou bien foible, ou bien faux, quand on ſe glorifie, ſoit des dons de la nature, ſoit des avantages du rang, de la naiſſance & de la fortune.

ERNESTINE.

Sans doute ; ces choſes-là ne dépen-

dent pas de nous, & il ſeroit fort injuſte de mépriſer ceux qui ne les poſsèdent point. Mais je voudrois que ces avantages fuſſent plus communs qu'ils ne ſont, parce qu'il me ſemble qu'ils doivent ajouter au bonheur.

EUGÉNIE,

Je vous ai fait obſerver, Madame, que c'eſt de l'immenſe variété des productions de la nature que naît la beauté de l'univers & le bonheur des êtres ſenſibles. C'eſt auſſi de la diverſité des talens & des conditions parmi les hommes, que naît le bon ordre de la ſociété & le bien-être de ceux qui la compoſent. Contemplez ce vaſte édifice bâti par vos ayeux; pour l'élever à cette hauteur, il a fallu l'aſſeoir ſur des fondemens que vous ne pouvez appercevoir, & qui ſont inviſibles à tous les yeux : ce ne ſont pas eux que le vulgaire admire; il vante ces ſuperbes colonnes, ornement & ſoutien du haut de l'édifice, mais qui s'écrouleroient avec lui, ſi les fondemens venoient à manquer.

ERNESTINE.

Je crois que vous comparez ces fondemens cachés, auxquels on fait peu d'attention, & dont un édifice ne peut ſe paſſer, aux laboureurs, aux gens du peuple, qui ſont abſolument néceſſaires au ſoutien de la ſociété.

EUGÉNIE.

Vous avez très-bien ſaiſi ma penſée, & vous voyez, Madame, qu'il ne faut pas ſouhaiter que les talens diſtingués, les avantages du rang, de la naiſſance & de la fortune, deviennent plus communs qu'ils ne ſont.

ERNESTINE.

Sans doute, je ne dois pas perdre de vue que le bonheur ne dépend pas de ces avantages, mais qu'il conſiſte à remplir le but pour lequel Dieu nous a placés dans ce monde.

EUGÉNIE.

Quelle eſt donc l'étude la plus importante pour l'homme, de quelque rang qu'il ſoit ?

ERNESTINE.

Celle des devoirs de ſon état. Je veux me livrer à cette étude ; car je deſire d'être heureuſe, & de m'attirer l'eſtime des autres.

EUGÉNIE.

Mais, en qualité de princeſſe, vous aurez droit à leur reſpect.

ERNESTINE.

Oh ! vous m'avez fait ſentir que les marques extérieures de reſpect, qu'on ne peut refuſer aux grands, ſont bien différentes de ce vrai reſpect qu'inſpire le mérite. Mais je me rappelle que vous aviez commencé à me dire encore quelque choſe ſur ce ſujet, lorſqu'on vint nous interrompre. Il s'agiſſoit d'un ſage & d'un mauvais prince.

EUGÉNIE.

Je m'en ſouviens ; j'allois dire qu'Epictète, l'un des plus célèbres philoſophes de l'antiquité par l'excellence de ſa morale, avoit été réduit à la condition la plus obſcure, puiſqu'il étoit l'eſclave d'un affranchi de Néron. Vous connoiſſez la

vie de ce monſtre couronné, l'opprobre & l'ennemi du genre humain. Avec quel mépris le fier ſouverain de Rome eût-il jeté les yeux ſur l'humble Epictète, eſclave de ſon eſclave, ſoumis aux traitemens les plus durs; tandis qu'entouré de légions, d'honneurs & de tréſors, il diſpoſoit à ſon gré du ſort de cent peuples! De lâches courtiſans, de vils flatteurs encenſoient le maître du monde; mais quand la mort eut terminé ſa criminelle vie, ſon nom ne fut prononcé qu'avec horreur; au lieu qu'on révéroit la mémoire du ſage Epictète, au point d'acheter à grand prix la lampe de terre qui avoit éclairé ſes utiles travaux.

ERNESTINE.

N'eſt-ce pas cet Epictète qui diſoit à ſon maître, un jour qu'il en étoit rudement frappé : « Si vous continuez, vous me » caſſerez la jambe »; & qui reprit avec le même ſang-froid, quand ce malheur fut arrivé : « Ne vous l'avois-je pas bien » dit, que vous me caſſeriez la jambe » ?

EUGÉNIE.

Oui, c'eſt ce même philoſophe qui prouva bien, par une patience auſſi extraordinaire, qu'il étoit pénétré des grands principes de philoſophie & de morale qu'il a développés dans ſes écrits.

ERNESTINE.

Mais voilà pourtant un homme-de-bien dont la vie n'étoit pas heureuſe; & vous diſiez, ma chère amie, que la vertu nous conduit au bonheur!

EUGÉNIE.

Croyez-vous, Madame, qu'Epictète dans les fers eût voulu être Néron ſur le trône?

ERNESTINE.

Je crois qu'il auroit préféré ſon eſclavage.

EUGÉNIE.

Il étoit donc bien convaincu que le crime & le bonheur ne peuvent habiter enſemble: il ſe diſoit qu'un eſclave vertueux eſt plus grand aux yeux des Immortels, qu'un tyran couronné, & il s'eſtimoit au-deſſus de Néron, ſouillé de for-

faits; au-dessus de Domitien, qui persécutant à la fois les chrétiens & les philosophes, exila le sage Epictète. D'ailleurs, d'après ses principes, les richesses, les dignités, la réputation, & tout ce qui dépend du caprice d'autrui, sont des choses étrangères à l'homme : ainsi les disgraces qu'il essuya, ne purent l'humilier ni l'abattre.

ERNESTINE.

Il faut pourtant convenir qu'un autre se seroit trouvé fort à plaindre à la place d'Epictète, & qu'il devoit avoir bien de la grandeur d'ame, pour supporter sans murmure le malheur de sa condition.

EUGÉNIE.

Sans doute ; & il est certain que la plupart des hommes n'ont pas, comme Epictète, les ressources de la philosophie ; mais ils en trouveroient de plus efficaces encore, s'ils les cherchoient dans la religion.

ERNESTINE.

Oui : elle nous apprend que Dieu étant la bonté même, il n'a pu créer les hommes que pour les conduire au bon-

heur : c'eſt pourquoi je ſuis ſurpriſe qu'il y ait dans ce monde tant de gens malheureux.

EUGÉNIE.

On a fait de très-bonnes réponſes à cette objection, & je les ai préſentes à l'eſprit ; mais au-lieu de les répéter, j'aime mieux vous conter une petite hiſtoire ; elle a pour titre : CALISTE.

Une grande reine qui protégeoit une jeune fille élevée dans la plus profonde retraite, réſolut de la faire venir dans ſa capitale, afin qu'elle pût goûter tous les plaiſirs d'une fête ſuperbe, qui devoit durer pluſieurs jours, & pour laquelle on ſe raſſembloit de toutes parts. Caliſte, c'eſt le nom de la jeune perſonne, arrive avec ſon guide à l'heure où l'on commençoit à ſe rendre dans une ſalle de ſpectacle. On lui fait traverſer un paſſage incommode & obſcur, où elle ſe trouve environnée & preſſée par une foule de gens inconnus : étourdie de leurs cris, & ſaiſie de frayeur, elle marche d'un pas

chancelant ; mais entraînée par ſon guide, elle arrive enfin à la place qui lui eſt deſtinée. Là, quelle fut ſa ſurpriſe, en n'appercevant d'abord que ténèbres autour d'elle ! « Nul objet ne ſe préſente à moi diſtinc» tement, s'écrioit la triſte Caliſte ; » je n'entends que des ſons confus, & » n'éprouve que frayeur, fatigue, ennui » dans ce lieu ſi vanté, où je m'atten» dois à la réunion de tous les plaiſirs ».

Mais combien ces plaintes lui parurent injuſtes, quand tout-à-coup une ſcène d'enchantement vint s'offrir à ſes regards ! Les ténèbres ont fait place à une vive lumière ; on découvre un majeſtueux édifice qu'entourent de ſuperbes jardins, où l'art a raſſemblé toutes les beautés viſibles, éparſes dans la nature. La plus douce harmonie s'y fait entendre ; & les habitans de ces heureuſes demeures uniſſent la grace à la majeſté. Leurs voix mélodieuſes ſe mêlent au ſon de la harpe ; ils célèbrent en vers ſublimes les charmes de l'amitié, les plaiſirs de l'innocence, la paix & le bonheur réſervés à la vertu.

Revenue à elle-même, & réfléchiſſant ſur ſes murmures, Caliſte fut humiliée de ſa précipitation & de ſon ingratitude. « Ah! devois-je me plaindre de ces courts » inſtans de mal-aiſe & d'ennui, & pou- » vois-je acheter trop cher des plaiſirs ſi » purs & ſi raviſſans »?

Les hommes ſe plaignent avec amertume des peines paſſagères dont la vie eſt ſemée; ils ſemblent ignorer que la vie n'eſt qu'un inſtant, comparée au total de leur exiſtence, & oublient qu'ils ſont ſous la protection du meilleur & du plus grand des Etres. Uniquement occupés du préſent, ils prétendent trouver, dès le commencement de la route, les plaiſirs qui ne ſont réſervés que pour le terme du voyage, & ils négligent de chercher dans la religion la ſource des biens ſolides; le préſervatif, ou le remède de tous les maux dont ils gémiſſent.

DIALOGUE III.

ERNESTINE.

Vous croyez donc, ma chère Eugénie, qu'il ne tiendroit qu'à nous d'être beaucoup plus heureux que nous ne le ſommes? Il me ſemble pourtant que j'ai bien des objections à vous faire là-deſſus.

EUGÉNIE.

Voyons : peut-être y pourrai-je répondre.

ERNESTINE.

Par exemple, puis-je être heureuſe, ſi je ſuis obligée de vivre avec des gens qui ne m'aiment point, & que je ne puis aimer, parce qu'ils ont des défauts choquans, & qu'ils cherchent à me nuire?

EUGÉNIE.

Cette queſtion-là, Madame, en renferme pluſieurs; mais, ſi je vous indi-

quois un moyen de trouver les défauts d'autrui moins choquans, n'aurois-je pas répondu à une partie de votre objection ?

ERNESTINE.

Sans doute.

EUGÉNIE.

Ce moyen vous paroîtra ſingulier, & au premier coup-d'œil, un peu déſagréable ; cependant je le crois infaillible.

ERNESTINE.

Eh bien !

EUGÉNIE.

N'avez-vous pas oui-dire que ceux qui ſont fort attentifs à leurs propres intérêts, s'inquiètent peu des affaires d'autrui ; tandis que ceux qui négligent les leurs, s'occupent d'ordinaire de ce qui concerne les autres, & ſe plaiſent ſouvent à les cenſurer ?

ERNESTINE.

Ah ! je crois le deviner ce *moyen ſingulier, & même un peu déſagréable* : ſelon vous, pour être moins choqué des défauts d'autrui, il faut ſonger à ceux qu'on a ſoi-même.

EUGÉNIE.

Oui, Madame. Celui qui s'occupe habituellement du ſoin de perfectionner ſon ame, eſt peu frappé des imperfections d'un autre. Les efforts qu'il a faits pour ſe rendre meilleur, lui ont appris combien il en coûte pour corriger ſes défauts, & tendre à la perfection Il n'a donc pas lieu d'être ſurpris que d'autres n'ayent pas atteint ce but, d'où, malgré lui, il s'éloigne encore ſi ſouvent. Ainſi, plus on eſt ſévère à l'égard de ſoi-même, plus on devient indulgent pour autrui. J'ai ajouté que ce moyen paroît *déſagréable* au premier coup-d'œil; & en effet il nous en coûte d'arrêter nos regards ſur ce qui eſt défectueux en nous; mais au fond, ſi nous gagnons beaucoup à humilier ainſi notre amour-propre, c'eſt diminuer les forces de l'ennemi de notre repos. Une trop haute opinion de nous-mêmes nous fait croire que le ſort & les hommes ſont injuſtes envers nous, & produit le mécontentement & la plainte. Ainſi les illuſions de l'a-

mour-propre nous cauſent des maux réels, tandis que la modeſtie & l'indulgence, qui en ſeroient l'effet, nous rendroient plus calmes, plus ſages & plus heureux.

ERNESTINE.

Il me ſemble que la modeſtie eſt entre les vertus morales, ce que l'humilité eſt entre les vertus chrétiennes.

EUGÉNIE.

Vous avez raiſon; elles ſont de même nature. En voyant les maux que produiſent l'amour-propre & l'orgueil, j'ai ſouvent penſé que le grand modèle de la perfection humaine a voulu pourvoir à notre bonheur actuel, autant qu'à notre bonheur à venir, lorſqu'il nous a donné le précepte & l'exemple de l'humilité. L'orgueilleux ne jouit qu'imparfaitement des biens qui lui ſont tombés en partage; il en eſt peu touché, parce qu'il croit que tout lui eſt dû. L'homme humble regarde ces mêmes biens comme des faveurs; il en jouit avec une reconnoiſſance mêlée de confuſion. Le premier

ſonge avec chagrin aux avantages qui lui manquent ; l'autre, content de ceux qu'il poſsède, n'aſpire pas dans ce monde à la réunion de tous les biens.

ERNESTINE.

Mais l'amour-propre a pourtant auſſi ſes jouiſſances.

EUGÉNIE.

J'en conviens; mais croyez qu'elles ſont peu ſolides. Ceux qui ſe laiſſent maîtriſer par lui, ſont moins ſenſibles aux honneurs qu'on leur accorde, qu'aux humiliations qu'on leur fait eſſuyer. Les louanges, les préférences leur paroiſſent un hommage mérité, auquel ils s'accoutument bientôt; mais, quoique l'habitude en ait affoibli le charme, ils ne peuvent s'en paſſer; & ſi quelqu'un refuſe de leur payer ce tribut, ils éprouvent le ſentiment le plus pénible. D'ailleurs, ceux que l'amour-propre domine, ſont privés par-là même d'une des ſources de nos plaiſirs les plus purs, puiſqu'on les voit peu ſenſibles au mérite & au bonheur d'autrui. Narciſſe, qui n'aimoit que lui-même, &

mourut consumé de douleur, me paroît un emblême ingénieux des privations & des tourmens de l'amour-propre.

ERNESTINE.

Mais n'est-on pas excusable d'en avoir, quand on possède de grands talens ?

EUGÉNIE.

Un amour-propre excessif est toujours ridicule ou nuisible : ridicule chez l'homme médiocre, il est nuisible à l'homme supérieur. Les ouvrages de celui-ci, quel que soit leur mérite, n'ont pas d'abord un succès universel, & la voix de la critique vient se mêler d'ordinaire au bruit des applaudissemens. Si l'auteur n'a écrit que pour acquérir de la gloire, l'envieux qui cherche à la ternir, lui enlève l'unique prix de ses travaux, l'aigrit, l'afflige, & lui cause un tourment presque égal à celui qu'il éprouve. Mais si l'amour de l'humanité a rempli le cœur & conduit la plume de l'écrivain ; s'il ambitionne moins d'être admiré que d'être utile, un motif noble rend les éloges qu'il reçoit doublement précieux, ou le console de

n'en point obtenir ; il pardonne à ſes critiques, il ne connoît pas le malheur de haïr ; & quand il n'auroit détourné du vice, ou affermi dans le bien qu'un ſeul de ſes lecteurs, ſa récompenſe eſt infaillible.

ERNESTINE.

Je vois que l'amour-propre a des effets très-nuiſibles ; mais au fond, s'aimer ſoi-même eſt un ſentiment très-naturel.

EUGÉNIE.

Et de plus très-légitime. C'eſt l'Auteur de la nature qui l'a gravé dans nos ames : ſans cet amour de nous-mêmes, incapables à la fois de bonheur & de vertu, l'exiſtence eût été pour nous le préſent le plus funeſte.

ERNESTINE.

Et rien ne nous intéreſſeroit à la conſervation de notre vie.

EUGÉNIE.

Oui, c'eſt l'amour de nous-mêmes qui nous porte à fuir tous les dangers qui la menacent ; & cependant c'eſt par le

même principe que les héros & les martyrs la mépriſent & la ſacrifient.

ERNESTINE.

Comment cela ?

EUGÉNIE.

Seriez-vous ſurpriſe que, pour obtenir un avantage qui paroîtroit infiniment précieux, on en ſacrifiât un autre dont on feroit moins de cas ?

ERNESTINE.

Non, ſans doute.

EUGÉNIE.

Ne ſeroit-ce pas là un effet de l'amour de nous-mêmes ?

ERNESTINE.

Aſſurément.

EUGÉNIE.

Veuillez me dire à préſent pourquoi nous aimons la vie ?

ERNESTINE.

Parce qu'elle nous paroît un bien.

EUGÉNIE.

Et pourquoi donc Codrus a-t il ſacrifié la ſienne ?

ERNESTINE.

Parce que l'Oracle avoit prédit que le peuple dont le chef ſeroit tué, demeureroit victorieux.

EUGÉNIE.

Et ne faut-il pas conclure du dévouement de Codrus, que le trône & la vie lui paroiſſoient des biens moins précieux que la gloire & le ſalut d'Athènes?

ERNESTINE.

J'en conviens.

EUGÉNIE.

En liſant l'hiſtoire de la première guerre punique, vous avez beaucoup admiré un autre dévouement.

TAYLOR INST. OXFORD

ERNESTINE.

Oui : celui de Régulus.

EUGÉNIE.

L'héroïſme de ce grand homme eſt d'autant plus remarquable, que ſa conduite offre l'exemple d'un entier renoncement à ſoi-même. Ce n'eſt pas ſeulement ſa vie, c'eſt encore ſon amour-propre qu'il ſacrifie aux intérêts de Rome, Ses concitoyens, pour le ſauver, veu-

lent renvoyer à Carthage les priſonniers qu'elle réclame. Régulus s'y oppoſe. Il ſoutient que les généraux contre leſquels il faudroit l'échanger, ſont plus utiles à leur patrie qu'il ne peut l'être à la ſienne. Le bien de cette patrie eſt l'unique objet qui l'occupe ; la vie lui ſeroit odieuſe, s'il pouvoit ſe reprocher de n'avoir point tout fait pour elle ; & il ſe dévoue à la mort la plus terrible.

Rappelez-vous auſſi, Madame, l'hiſtoire de *Sainte Perpétue*, que vous liſiez avec attendriſſement dans les Annales de la Vertu. Cette femme angélique tenoit à la vie par tous les liens qui la font aimer. Son père la conjuroit de vivre, d'épargner ſa vieilleſſe, d'avoir compaſſion de l'enfance du fils qu'elle nourriſſoit ; mais ni les larmes de ſon père, ni la vie de ſon enfant ne purent ébranler ſa foi. Elle eſt chrétienne, & ne veut point acheter la vie par un crime. « Hilarion prononça » notre Sentence, dit-elle, & nous con» damna tous à être expoſés aux bêtes. » Nous retournâmes à la priſon, en

» louant le Seigneur ». Vous le voyez, Madame, elle avoit mis en balance la vie & l'éternité, & sacrifioit, pour obtenir un bien infiniment précieux, celui qu'elle estimoit moins.

ERNESTINE.

Vous avez raison ; c'est l'amour d'elle-même & de ses vrais intérêts, qui l'a déterminée à ce choix.

EUGÉNIE.

Nous agissons toujours pour nous & en vue de notre bonheur, lors même que nous avons les procédés les plus délicats, les plus nobles, les plus généreux.

ERNESTINE.

Je vois aussi qu'il y a bien de la différence entre l'amour-propre & l'amour de nous-mêmes.

EUGÉNIE.

Sans doute : celui-ci, principe de toutes les vertus héroïques, est un guide salutaire qui nous conduit à la perfection & au bonheur. L'amour-propre, au contraire, nous faisant rechercher avec ardeur des avantages frivoles & mensongers,

arrête nos progrès dans le bien ; nous aveugle, nous égare & nous tourmente.

ERNESTINE.

L'amour-propre reſſemble un peu à la fauſſe tendreſſe d'une mère inſenſée, qui gâte ſon enfant & le rend malheureux.

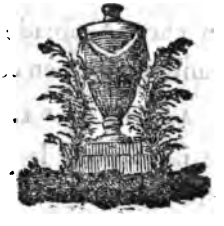
EUGÉNIE.

Au moins eſt-il ſûr que les enfans gâtés ont beaucoup d'amour-propre. Une tendreſſe éclairée leur eût fait ſentir qu'on gagne beaucoup à être modeſte ; en diminuant nos prétentions, la modeſtie nous empêche d'être exigeans, & nous porte à conſidérer les hommes & les choſes ſous le meilleur point-de-vue. Elle nous rend plus juſtes, ou plus tolérans à l'égard des autres, dont ſouvent les défauts ne nous bleſſent, que parce qu'ils offenſent notre amour-propre.

Ceci me fait ſouvenir d'un dialogue entre Socrate & Alcibiade, où le philoſophe donne à ſon diſciple des leçons de tolérance & de ſageſſe, & qui renferme

ferme diverſes choſes propres à vous intéreſſer. Je l'ai traduit, dans l'eſpérance que vous le liriez avec plaiſir. (1)

(1) Ce dialogue eſt de M. Meiſſner.



SUITE
DU TROISIÈME DIALOGUE.
SOCRATE ET ALCIBIADE.

SOCRATE.

EH ! mon cher Alcibiade, vous paroiſſez bien animé, bien en colère !

ALCIBIADE.

Certes je ne ſaurois le paroître plus que je ne le ſuis en effet.

SOCRATE, *ſouriant.*

Je le crois ſans peine ; vous êtes ſujet à vous enflammer : mais dites-moi ce qui allume votre reſſentiment ?

ALCIBIADE.

Vous connoiſſez ſans doute Alcméon ?

SOCRATE.

Oui, le fils du riche Mégiſte.

ALCIBIADE.

Eh bien, c'eſt le plus inſupportable de tous les mortels.

SOCRATE.

Cela peut être.

ALCIBIADE.

Un homme qui n'a ni figure, ni eſprit, ni talens, ni vertus, & qui cependant eſt d'une fierté inſoutenable, parce qu'il poſſède de grands biens.

SOCRATE.

Qu'importe! N'eſt-il pas heureux que chacun trouve en ſa poſſeſſion quelque choſe d'eſtimable? & pourroit-on aimer la vie, ſi l'on n'avoit à s'applaudir d'aucun avantage?

ALCIBIADE.

Fort bien! mais faire ſentir aux autres l'avantage qu'on prétend avoir ſur eux, cela eſt-il encore permis?

SOCRATE.

Non; ſans doute. Alcméon ſeroit-il tombé dans cette faute?

ALCIBIADE.

Aſſurément. J'étois avec lui dans une

grande assemblée ; & durant deux heures entières, il n'a parlé que du nombre de ses esclaves, de ses palais & de ceux qu'il bâtiroit encore ; enfin il a passé de-là aux terres qu'il possède en Attique ; & croiriez-vous qu'à cet égard il a eu l'impudence de se mesurer avec moi ?

SOCRATE.

En vérité ! — Et l'avez-vous souffert avec patience ?

ALCIBIADE.

Non, certes ! D'abord je lui ai dit tranquillement mon opinion ; mais il est devenu si mal-honnête, si piquant....

SOCRATE.

Que vous l'êtes devenu à votre tour.... n'est-il pas vrai ?

ALCIBIADE.

J'en conviens.

SOCRATE.

Pensiez-vous qu'il eût tort de tenir des discours piquans & mal-honnêtes ?

ALCIBIADE.

Sans contredit,

SOCRATE.

Vous obſerviez ſans doute que ces propos offenſoient toute la compagnie, & qu'ils étoient bien déplacés en préſence de gens à qui on doit des égards?

ALCIBIADE.

Je penſe qu'oui.

SOCRATE.

Si Alcméon étoit entré dans votre cercle avec des habits mal-propres, en lambeaux, auriez-vous, à ſon exemple, ſali & déchiré les vôtres?

ALCIBIADE.

Non, ſans doute.

SOCRATE.

Ou bien, s'il ſe mêloit parmi ces bouffons à gage, qui trop ſouvent ſont appelés à vos banquets, aimeriez-vous auſſi à vous confondre avec eux?

ALCIBIADE.

Je m'en garderois bien.

SOCRATE.

D'où vient cela? ſans doute parce qu'il y auroit de l'indécence dans cette

conduite : ce ſeroit à la fois vous avilir ; & manquer à toute l'aſſemblée.

ALCIBIADE.

Vous avez raiſon.

SOCRATE.

Ne diſiez-vous pas tout-à-l'heure que des diſcours piquans & mal-honnêtes étoient déplacés en bonne compagnie, & propres à l'offenſer ?

ALCIBIADE.

Sûrement, je l'ai dit.

SOCRATE.

En ce cas, il eſt ſingulier que vous ayiez ſuivi à cet égard le mauvais exemple d'Alcméon ; tandis que vous auriez refuſé de l'imiter, s'il avoit eu d'autres torts également répréhenſibles.

ALCIBIADE.

Mais ces torts-là euſſent offenſé tous ceux qui étoient préſens ; au-lieu que la faute dont il s'agit, me concernoit preſque ſeul, du moins bien plus que les autres. D'ailleurs, quand j'ai une fois le ſang en mouvement, puis-je me mo-

dérer avec chaque fou qui m'attaque ?

SOCRATE.

Je conviens que cela eſt difficile. Mais les témoins de votre diſpute, pour qui ſe ſont-ils déclarés ?

ALCIBIADE.

Pour moi, ſans contredit. Et vous-même, ne m'auriez-vous pas donné raiſon ?

SOCRATE.

Oh ! ſans doute. — Je vous prie, mon cher Alcibiade, de m'avancer le rouleau qui eſt ſur cette corniche.

ALCIBIADE.

Très-volontiers.

(*Il le prend & le déroule.*)

SOCRATE.

Vous ſavez ſans doute ce qu'il repréſente, ce deſſin ?

ALCIBIADE.

Eh oui ; je le connois ; il repréſente la Grèce, & Pythagore, dit-on, l'a tracé. (*avec chaleur.*) C'étoit vraiment un grand homme, ce Pythagore !

SOCRATE.

Et qui eût été tel, quand il n'auroit pas fait cette carte, toute exacte qu'elle eſt.

ALCIBIADE.

C'eſt au moins la plus exacte que nous ayons.

SOCRATE.

Je ſuis bien-aiſe que vous la regardiez comme telle. — Mais j'apperçois tous les jours que ma vue s'affoiblit : voulez-vous bien m'aider à trouver le Péloponèſe ?

ALCIBIADE.

Le voilà.

SOCRATE.

Et l'Attique ?

ALCIBIADE.

Ici.

SOCRATE.

Et les terres que vous poſſédez ?

ALCIBIADE.

Mes terres !

SOCRATE.

Au moins l'eſpace qu'elles occupent.

puis indiquez-moi celles d'Alcméon, afin que je puisse comparer leur étendue.

ALCIBIADE.

Bon, Socrate ! comment pourrois-je trouver cela ici ? Qu'importoient mes terres au deſſinateur de cette carte ?

SOCRATE.

Mais elle eſt pourtant ſi exacte !

ALCIBIADE.

Eh oui....

SOCRATE.

Et vos poſſeſſions ſi conſidérables, ſi vaſtes !

ALCIBIADE.

C'eſt pour moi qu'elles ſont un objet important, mais non pas pour lui.

SOCRATE.

Et pourquoi non ?

ALCIBIADE.

Parce qu'un homme dont le coup-d'œil embraſſe l'entière circonférence d'un État, d'un pays, ne fixe pas ſon attention ſur chaque maiſon de campagne qui s'y trouve ſituée.

SOCRATE.

Vous avez raiſon. Mais croyez-vous que la valeur d'un objet particulier, ou le mérite d'un ſimple individu, échappent toujours à l'attention de ceux qui embraſſent un grand enſemble ?

ALCIBIADE.

Il me paroît qu'oui.

SOCRATE.

Suppoſé que Pythagore eût écrit l'hiſtoire de ſon temps, n'auroit-il pas dû ſe faire une loi d'immortaliſer auſſi les vertus & les grandes qualités de certains perſonnages ?

ALCIBIADE.

Qu'entendez-vous par-là ?

SOCRATE.

Le chef d'une armée, par exemple, n'eſt qu'un ſeul homme ; mais s'il parvient à vaincre l'ennemi par ſon habileté ou ſa valeur, ne mérite-t-il pas nos louanges, nos applaudiſſemens ?

ALCIBIADE.

Sans doute.

SOCRATE.

Pourrions-nous les refuſer au ſage Législateur d'un pays ; & ſeroit il juſte que le nom de Solon fût oublié ?

ALCIBIADE.

Rien au contraire de plus injuſte.

SOCRATE.

Mais ſeroit-il auſſi du devoir de ſon hiſtorien d'indiquer les terres qu'il poſſédoit, & le nombre de ſes eſclaves ?

ALCIBIADE.

A peine.

SOCRATE.

Lequel donc eſt le plus eſtimable au jugement d'un Pythagore, celui qui eſt riche en terres, ou celui qui eſt riche en vertus ?

ALCIBIADE.

Je conviens que c'eſt le dernier.

SOCRATE.

Mais un objet qui déjà paroît peu important aux yeux d'un Pythagore, ne doit-il pas, aux yeux d'un Etre ſupérieur à ce philoſophe, avoir moins d'importance encore ?

ALCIBIADE.

Vraiſemblablement.

SOCRATE.

Ainſi donc ce qui ſemble à Pythagore un grain de ſable, doit paroître à peine un atôme aux yeux de la Divinité ?

ALCIBIADE.

Je le crois ainſi.

SOCRATE.

O Alcibiade ! & vous n'avez pas honté de tirer vanité d'une poſſeſſion qui paroît peu conſidérable, même aux yeux du géomètre, occupé à meſurer des terres ! Vous diſputez avec chaleur au ſujet d'un bien qui n'a nul prix pour les Etres ſupérieurs à nous, & qui n'eſt pas même eſtimé par les plus ſages d'entre nos ſemblables. Que ſont les terres d'Alcibiade, en comparaiſon de l'Attique ? Qu'eſt-ce que l'Attique à l'égard de la Grèce ? la Grèce à l'égard de l'Europe, & l'Europe à l'égard de tout le Globe ? Eh ! qu'importe ce globe terreſtre ! ce ne ſont pas les biens qu'on y poſsède qui rendent immortels ; & l'on ſe ſouvient

d'Ariſtide ; autant que de Cimon. Ce qui vit, ce qui penſe en vous, cette émanation de la Divinité, eſt bien plus précieuſe que toutes vos poſſeſſions : les Dieux mêmes s'y intéreſſent ; & la poſtérité s'en occupera, ſi vous ſavez faire un bon uſage des heureux dons que vous avez reçus. Et ici, ô fils de Clinias ! vous n'avez point à craindre la rivalité d'un Alcméon, ſi ſeulement vous voulez être ce qu'il eſt en votre pouvoir de devenir.

ALCIBIADE.

Je le veux, & vous en fais le ſerment. Mais vous, Socrate, s'il m'arrivoit de m'égarer, engagez-vous auſſi à m'en avertir.

SOCRATE.

Voilà un heureux préſage ! Celui qui craint de s'égarer, marche avec prudence ; & quand on marche ainſi, on ne tombe que rarement.

DIALOGUE IV.

ERNESTINE.

Vous n'avez répondu, ma chère Amie, qu'à une partie de mon objection ; & il vous reſte à m'apprendre ſi je puis être heureuſe en vivant avec des gens qui ne m'aiment point, & qui cherchent à me nuire ?

EUGÉNIE.

Vous allez encore me trouver étrange ſi je ſoutiens que ceux qui ne nous aiment pas, peuvent, ſans le vouloir, nous devenir utiles ; & qu'au contraire, ceux qui nous aiment, peuvent nous nuire ſans le ſavoir.

ERNESTINE.

Je ſuis fort accoutumée à vous en croire ; mais, dans ce moment, cela devient difficile. Quoi ! l'amitié pourroit être nuiſible ? Que diroit la Ducheſſe de ** , ſi

elle vous avoit entendue, elle qui admire tant ces beaux vers de Voltaire, & qui les a ſi ſouvent répétés devant moi, que je les ſais par cœur :

O divine amitié, félicité parfaite,
Seul mouvement de l'ame où l'excès ſoit permis ;
Corrige les défauts qu'en moi le Ciel a mis.

EUGÉNIE.

Je n'aime point à vous paroître contredisante ; mais il eſt pourtant sûr qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ces vers qui vous paroiſſent ſi beaux. L'amitié eſt le charme & le ſoutien de la vie, mais n'eſt pas une *félicité parfaite*, il n'en eſt point de telle ici-bas : d'ailleurs l'amitié eſt même de ſa nature un mêlange de bien & de maux. Du moment que j'acquiers un ami, je vois doubler à la fois mes plaiſirs & mes peines. Je jouis du bonheur, des ſuccès, des vertus de celui qui m'eſt cher ; mais je ſouffre de ſes chagrins, de ſes diſgraces, de ſon abſence, quelquefois auſſi de ſes défauts & de ſes torts. Obſervons auſſi que l'amitié ne rend vrai-

ment heureux, que lorſqu'elle eſt parfaitement réciproque. Si au contraire les ſentimens qu'on inſpire n'égalent pas ceux qu'on éprouve, elle peut devenir le tourment des cœurs ſenſibles.

Seul mouvement de l'ame où l'excès ſoit permis.

Il me ſemble que l'excès eſt toujours condamnable ou dangereux. *Soyez amis juſqu'aux autels*, a dit un ſage ancien; conſeil qui ſuppoſe que l'amitié même doit connoître des limites.

Corrige les défauts qu'en moi le Ciel a mis.

Ce n'eſt pas au Ciel qu'il faut les reprocher; il eſt très-injuſte de s'en prendre à lui de nos défauts, puiſqu'il nous arrive ſi rarement de lui attribuer nos vertus. Pardonnez-moi cette digreſſion; mais j'ai cru qu'il n'étoit pas inutile de vous montrer que l'harmonie des vers, un choix heureux de mots ſonores, & qui réveillent des ſentimens agréables, répandent quelquefois ſur des penſées fauſſes ou exagérées, un éclat qui nous ſéduit.

Revenons à notre ſujet....

ERNESTINE.

Oui ; & dites-moi d'abord, je vous prie, comment nos amis peuvent nous nuire.

EUGÉNIE.

Quand leur amitié n'eſt ni courageuſe, ni éclairée ; quand ils nous taiſent des vérités déſagréables, qu'il nous importeroit de connoître. Quelquefois le mérite que nous donne à leurs yeux la préférence que nous leur accordons, leur fait illuſion ſur nos défauts, & les porte à exagérer nos vertus. Il eſt ſi doux de ſe croire accompli! & l'amour-propre adopte ſi facilement les jugemens qui lui ſont favorables, que des éloges non mérités qui nous viennent d'un ami, en nous perſuadant que nous ſommes déjà ce que nous devons être, peuvent retarder nos progrès vers la perfection. Ainſi, quoique provenans d'une ſource plus pure, ces éloges exagérés reſſemblent par leurs effets aux louanges menſongères que prodigue un flatteur.

ERNESTINE.

Je vois que, pour remplir les devoirs de l'amitié, il ne faut pas fermer les yeux ſur les défauts de ſon ami.

EUGÉNIE.

Il faut être auſſi diſpoſé à l'en avertir, qu'à les lui pardonner. Vous ſentez qu'il n'eſt queſtion ici que des défauts compatibles avec l'honnêteté; car les liens d'une amitié ſolide & véritable ne ſauroient unir que des cœurs vertueux.

ERNESTINE.

J'ai oui-dire un jour que les Rois n'ont point d'amis : ſi elle n'étoit pas fauſſe, cette maxime, elle ſeroit déſeſpérante pour les Souverains.

EUGÉNIE.

Je penſe qu'elle eſt ſuſceptible d'exceptions.

ERNESTINE.

Vous la croyez donc vraie en général?

EUGÉNIE.

On l'a ſi ſouvent répétée, qu'il faut bien qu'elle ait quelque fondement.

ERNESTINE.

Mais quand les Rois n'ont point d'amis, à quoi faut-il l'attribuer?

EUGÉNIE.

A diverſes cauſes. D'un côté, à la diſtance que met entr'eux & le reſte des hommes, le rang qu'ils occupent; de l'autre, au genre de vie attaché à ce rang: enfin aux intérêts & aux paſſions de ceux qui les entourent. L'eſtime eſt la baſe de la confiance, ſans laquelle il n'eſt point de liaiſon intime. Or, pour avoir bonne opinion des hommes, il ne faut pas les juger d'après les courtiſans. Ceux-ci parviennent tour-à-tour à la faveur, & ſouvent par des moyens que la probité déſavoue; mais en cherchant à ſe nuire les uns aux autres, ils ſe nuiſent enfin à eux-mêmes; leurs intrigues ſe dévoilent, leurs fauſſes vertus ſont démaſquées, & leurs vices ſe montrent à découvert. Confus, chagrins d'avoir été trompés par eux, leur maître indigné finit quelquefois par mépriſer le genre humain; & quand on a ceſſé de

croire à la vertu, on ne croit plus à l'amitié. Vous le voyez, Madame; ici les obſtacles viennent, & de la part du Prince, & de la part de ceux qui l'environnent. Mais obſervons encore au ſujet de ces derniers, qu'il faut bien du courage pour oſer remplir à l'égard de ſon maître la plus délicate de toutes les fonctions de l'amitié.

ERNESTINE.

Quoi! celle d'avertir ſon ami des défauts qu'on lui découvre?

EUGÉNIE.

Sans doute. Et celui qui révèle à ſon Roi des vérités déſagréables, doit avoir une vertu peu commune. Supérieur aux eſpérances qui attirent auprès du Souverain le vulgaire des courtiſans, il doit l'être encore à la crainte qui les porte à diſſimuler.

ERNESTINE.

Un Prince ne peut refuſer, ce me ſemble, ſa confiance & ſon amitié à l'homme vertueux qui, pour lui être utile, s'expoſe à lui déplaire.

EUGÉNIE.

Et ſuppoſons qu'un Prince ait trouvé cet ami, ce guide fidèle, ce n'eſt point encore aſſez de l'avoir acquis, s'il n'apprend à le défendre contre ceux qui ont intérêt à lui ravir ce tréſor précieux.

ERNESTINE,

Il ſaura le conſerver, s'il reſſemble à Henri IV.

EUGÉNIE.

Vous avez raiſon, Madame; mais ſi par malheur il reſſemble au jeune Denys, tyran de Syracuſe?

ERNESTINE.

Oh! je me ſouviens qu'il profita bien peu des leçons de ſageſſe que lui donna Platon.

EUGÉNIE.

Les intrigues & les railleries de ſes courtiſans anéantirent tout le fruit qu'il en avoit déjà retiré.

ERNESTINE.

Rappelez-moi, je vous prie, la cauſe de leur haine contre ce philoſophe.

Incapables de vertus, livrés aux plus viles paſſions, ils avoient beſoin d'un maître qui leur reſſemblât. Sous un Prince vertueux leur diſgrace étoit infaillible. Denys, foible & vicieux, ne mérita point un guide tel que Platon. Henri IV au contraire ſe montra digne d'avoir un Sully. Concluons-en, Madame, qu'un Prince capable d'attachement, & qui a du mérite perſonnel, qui ſait apprécier la vertu & ne craint pas la vérité, peut acquérir & conſerver un ami véritable. J'obſerve que ce Prince doit avoir du mérite perſonnel; car s'il n'eſt grand que par ſa naiſſance, il n'eſtimera point aſſez dans un autre, des qualités dont lui-même eſt dépourvu. Sans le rapport des ames il n'eſt point d'amitié; mais quand ce rapport des goûts & des penchans, des opinions & des principes exiſte entre des ames nobles & généreuſes, la diſtinction des rangs s'anéantit, & rien ne met d'obſtacle à leur union. Si Marc-Aurèle eût régné du temps d'Epictète, cet

eſclave d'un affranchi eût ſans doute été l'ami de l'Empereur. — Puiſſiez-vous toujours, Madame, connoître les douceurs de l'amitié, profiter de ſes leçons, & faire éprouver à d'autres l'heureux ſentiment, ſi bien exprimé par Lavater : « Tout être, dit-il, qui eſt à la fois grand » & bon, ne réveille pas ſeulement en » nous le ſentiment de notre foibleſſe, » mais, par un charme ſecret, nous élève » au deſſus de nous-mêmes, & nous » communique quelque choſe de ſa gran- » deur. Non-contens d'admirer, nous » aimons ; & loin d'être accablés du poids » de ſa ſupériorité, notre cœur agrandi » ſe dilate & s'ouvre à la joie ».

DIALOGUE V.

ERNESTINE.

ON nous interrompit hier au ſoir lorſque j'allois vous demander comment les gens qui ne nous aiment point peuvent nous être utiles.

EUGÉNIE.

Les gens qui ne nous aiment point peuvent être diviſés en pluſieurs claſſes. Parlons d'abord de ceux à qui nous n'avons pas l'avantage de plaire.

ERNESTINE.

Mais voilà d'abord une découverte déſagréable à faire ; il ſeroit ſi doux de plaire à tout le monde !

EUGÉNIE.

L'entrepriſe eſt bien difficile : je crois même qu'il eſt preſque impoſſible de réunir tous les ſuffrages.

ERNESTINE,

ERNESTINE.

Quoi ! ſi quelqu'un joignoit tous les talens à toutes les vertus, ne lui ſeroit-il pas aiſé d'y parvenir ?

EUGÉNIE.

Il ſeroit cher aux gens-de-bien, & généralement eſtimé ; il plairoit à bien des perſonnes, mais non pas à tout le monde.

ERNESTINE.

Et pourquoi ?

EUGÉNIE.

Songez donc que le monde eſt compoſé de gens qui ne ſe reſſemblent point. Plaire à quelqu'un, obtenir ſon approbation, gagner ſon eſtime, c'eſt produire ſur lui des effets qui dépendent à-la-fois des diſpoſitions où il ſe trouve, & des qualités qu'il découvre en vous. Concluez de-là que le mérite eſt ſouvent une choſe relative ; qu'il ne dépend pas de nous d'en avoir aux yeux de tout le monde, & que nous devons faire des impreſſions différentes ſur des gens oppoſés dans leur caractère, leurs goûts, leurs jugemens.

Ces êtres vains & frivoles, par exemple; qui ne connoiſſent point de mérite ſupérieur à celui de la naiſſance, & n'eſtiment que les talens agréables, parleront froidement, & d'un héros plébeïen qui aura tout ſacrifié pour ſa patrie, & du ſavant qui vient de faire une découverte importante à l'humanité. Bien des hommes auſſi nous condamnent ſans exception à l'ignorance & à la frivolité; ils ne croyent pas aux talens des femmes, dédaignent leurs Ouvrages, ou prétendent qu'elles n'en ſont pas les auteurs. D'autres juges au contraire ont placé *ſur la première ligne des Précepteurs du genre humain* (1) l'immortel Auteur d'*Adèle & Théodore*, dont la vie fournitoit de nouveaux matériaux à ſes *Annales de la vertu*, où elle a raſſemblé les noms de tant de Femmes célèbres.

ERNESTINE.

Ah! ſi quelqu'un a pu lire ſans admi-

(1) Voyez l'*Abrégé d'Hiſtoire Moderne*, par M. *Rouſſeau*.

ration les charmans Ecrits de cet Auteur; ſûrement il eſt impoſſible de réunir tous les ſuffrages. Mais, encore une fois, quel bien peuvent nous faire ceux à qui nous ne plaiſons pas ?

EUGÉNIE.

C'eſt à eux quelquefois que nous devons la connoiſſance de nos défauts ; & celle-ci peut corriger les illuſions de l'amour-propre, de la flatterie & de l'indulgente amitié, qui nous faiſoient paroître à nous-mêmes meilleurs que nous ne ſommes en effet.

ERNESTINE.

On peut donc comparer les diſcours flatteurs à ces mets agréables au goût, mais nuiſibles à la ſanté; & les vérités fâcheuſes, mais utiles, reſſemblent aux remèdes amers qui nous guériſſent.

EUGÉNIE.

Obſervons encore, Madame, qu'il eſt beau d'être équitables envers ceux qui ſont injuſtes ou ſévères à notre égard. Rien de plus naturel & de plus doux que de louer les gens qui nous aiment; il n'eſt pas ſi

commun & ſi facile de trouver du mérite aux perſonnes qui nous en refuſent, & d'aimer ce qu'elles ont d'aimable. Ne point découvrir les défauts de ceux qui ferment les yeux ſur nos bonnes qualités ; les entendre louer ſans peine, & prendre leur défenſe quand on les attaque injuſtement, voilà des actes de vertu...

ERNESTINE.

Que nos amis ne nous mettroient jamais dans le cas de faire. Ainſi vous aviez raiſon de dire que ceux qui ne nous aiment point peuvent nous être utiles. Et puis on ſe conſole avec les perſonnes qui ont de l'amitié pour nous, on ſent mieux le prix de leur attachement : c'eſt à-peu-près comme les diſſonnances en muſique, qui relèvent la beauté des accords. Mais, ma chère amie, ſi ceux qui ne m'aiment point ont pour moi de mauvais procédés, s'ils cherchent à me nuire?....

EUGÉNIE,

Mais s'ils cherchent à vous nuire, vous avez en réſerve une très-bonne conſolation,

ERNESTINE.

Laquelle ?

EUGÉNIE.

C'eſt de leur pardonner.

ERNESTINE.

Cela eſt très-héroïque ſans doute.

EUGÉNIE.

Et très-conſolant auſſi, je vous aſſure. Nous ceſſons bientôt d'être mécontens des autres, quand nous ſommes contens de nous mêmes. Si les torts de mon ennemi deviennent pour moi l'occaſion d'un procédé noble & généreux, l'idée d'en avoir été capable, ce doux ſentiment d'une victoire remportée ſur moi-même, en rempliſſant mon cœur de la joie la plus pure, en bannira l'aigreur & le chagrin, & me rendra plus de bonheur que la haine ne pouvoit m'en ôter. Veuillez m'en croire ; ſi les torts des autres nous rendent malheureux, c'eſt preſque toujours notre faute autant que la leur.

ERNESTINE.

Il eſt pourtant bien difficile de ne pas les ſentir.

EUGÉNIE.

On les ſent moins quand on ne les imite pas. Une ame noble pardonne plus aiſément les fautes commiſes envers elle, que les fautes qu'on lui fait faire quand on a excité ſon reſſentiment. Je ne parle pas ici des torts de ceux que nous aimons ; ſi nous éprouvons des peines que leur confiance ou leur tendreſſe auroient adoucies ou prévenues, nous ſentons vivement les torts de cette nature, car nos amis ſont d'autres nous-mêmes.

ERNESTINE.

En général, on a bien de la peine à ſe modérer, quand on eſt d'un caractère vif & ſenſible.

EUGÉNIE.

J'en conviens ; mais je ſais auſſi qu'on ne peut obtenir l'eſtime des ſages, l'approbation de ſa conſcience, & la faveur de l'Être-Suprême, qu'en faiſant des efforts ſur ſoi-même. Les héros dont les exploits nous étonnent, les ſavans dont on admire les découvertes, n'arrivent à la gloire qu'après de longs & pénibles travaux.

On peut ſe paſſer d'admiration, me direz vous peut-être, mais peut-on ſe paſſer auſſi de l'approbation de ſa conſcience ? peut-on vivre heureux ſans ce calme intérieur, ſans cette paix ſecrette, compagne & récompenſe de la vertu, & qui fuita toujours l'homme foible & vicieux? Je ne puis trop vous le répéter, les hommes ſe font ſouvent illuſion en ſe plaignant de leur ſort ; c'eſt plutôt d'eux-mêmes qu'ils devroient ſe plaindre, & très-ſouvent ils ne ſont malheureux que faute de ſageſſe, ou faute de courage.

ERNESTINE.

Veuillez développer encore cette penſée.

EUGÉNIE.

On devient malheureux faute de ſageſſe, quand on attache trop de prix à des biens fragiles & trompeurs ; tandis qu'on perd de vue, ou qu'on ne s'occupe que foiblement des avantages précieux & ſolides dont rien ne peut nous enlever la poſſeſſion.

Rappelez-vous, Madame, ces cou-

tisans ambitieux & disgraciés, dont l'Histoire fait souvent mention. En perdant leurs emplois, & la faveur du maître, ils ont tout perdu, ils se voyent au comble de l'infortune : trompés dans leur espoir le plus cher, insensibles à tous les biens qui leur restent, la douleur les consume ; elle empoisonne, elle abrége leurs jours. On peut dire de ces malheureux, & en général de tous ceux qui se sont élevés par le crime, qu'au fond leur ambition est très-bornée, puisque leurs projets de bonheur ne sauroient s'étendre au-delà du court espace de la vie. Opposons-lui un Ministre d'État, en qui les talens du Politique s'unissent aux principes & aux vertus du Chrétien, & supposons-le dans la disgrace. Il se voit privé sans doute d'une des sources de son bonheur ; on lui enlève le pouvoir de faire tout le bien qu'il avoit projetté ; mais le souvenir de celui qu'il a déjà fait l'accompagne dans sa retraite, & l'amitié l'y suit. D'ailleurs il sait que le Maître des Rois a dans sa main puissante tant d'autres moyens

d'opérer le bien, qu'il ſe conſole en eſpérant que le bien ſe fera ſans lui. Il s'intéreſſe encore au bonheur du Prince qui a méconnu ſes vertus, oublié ſes ſervices ; & s'il s'afflige d'avoir perdu ſa confiance, il peut ſe dire au-moins qu'il n'a pas mérité de la perdre. En jouiſſant du ſouvenir, & de ce qu'il a été, & de ce qu'il a fait, ſon cœur ſe livre aux plus ſublimes eſpérances, puiſqu'il a ſervi fidèlement & ſon Prince & ſon Dieu, & qu'il ſait qu'on peut ſervir les grands ſans leur plaire ; mais qu'on ne peut ſervir Dieu ſans en être récompenſé.

Vous le voyez, Madame, un malheur préſent n'eſt qu'un malheur momentané, dont on ſe conſole bientôt, quand on enviſage le paſſé ſans honte & l'avenir ſans effroi ; & cet exemple confirme une maxime que je vous ai ſouvent répétée : « Si » la Religion avoit plus d'empire ſur les » cœurs, les maux dont on ſe plaint, ou » n'auroient pas lieu, ou ſeroient adoucis ».

ERNESTINE.

Oui, cet exemple m'a beaucoup aidée

à saisir votre pensée. Citez-m'en un autre, je vous prie.

EUGÉNIE.

Madame de Boloni vivoit avec son époux dans la plus douce union, & jouissoit de tous les agrémens que procure la fortune. Bien loin de ressembler à ces Égoïstes, qui n'aiment que les jouissances exclusives, & seroient peu de cas des biens qui leur seroient tombés en partage, si d'autres les possédoient aussi, elle étoit du nombre des belles ames qui ne possèdent que pour donner, & ne jouissent qu'en partageant. Pieuse, éclairée, bienfaisante, elle étoit chère aux gens-de-bien, & le recours des malheureux. Mais la bienfaisance n'étoit pour elle qu'un plaisir; & appelée à exercer plus d'une vertu, elle devoit connoître & surmonter les épreuves les plus difficiles. Elle apprend tout à-coup que les affaires de sa maison, par une suite de revers imprévus, sont dans un état désespéré : elle craint que la santé de M. de Boloni, déjà déclinante, ne puisse résister à ce coup accablant; &

en effet elle perdit presque à-la-fois sa fortune & son mari.

ERNESTINE.

Quelle dût être son affliction !

EUGÉNIE.

Elle fut très-vive, sans doute ; car ce n'est ni le but, ni l'effet de la Religion, de nous rendre insensibles ; mais elle règle, elle dirige notre sensibilité, & en modère l'excès. Quand le temps eut calmé les premiers mouvemens de sa douleur, Madame de Boloni examina les devoirs que lui imposoit sa nouvelle situation, & se promit de les remplir. Au malheur d'avoir perdu sa fortune, s'en joignoit un plus sensible encore, celui de ne pouvoir satisfaire les créanciers de l'époux qu'elle pleuroit. Elle voulut au moins leur abandonner ce qui restoit encore en sa possession. Maisons, meubles, équipages, bijoux, tout fut remis entre leurs mains. Rien de ce qui avoit servi à l'ornement de sa demeure ou de sa personne, n'eut le pouvoir d'exciter ses regrets ; mais elle ne put se défendre de

TAYLOR INST. OXFORD

verser quelques larmes en revoyant pour la dernière fois la maison de campagne où, durant une longue suite d'années, elle avoit coulé des jours doux & paisibles dans le sein de l'innocence & de l'amitié. Les villageois, ses voisins, qu'elle avoit aidés de ses conseils & secourus dans leurs besoins, se rassembloient, en pleurant, autour de leur bienfaitrice : elle jouissoit de leur reconnoissance ; & ne pouvant plus leur faire d'autre bien, elle s'applaudissoit de leur inspirer un sentiment si honorable pour le cœur qui l'éprouve. Elle-même en connut bientôt toute la douceur. Pendant qu'elle se disposoit à chercher une ressource dans l'exercice de ses talens pour l'éducation, plusieurs de ses parens, qui jouissoient d'une fortune considérable, s'opposèrent à ce dessein, & ne permirent point qu'elle se condamnât à vivre dans la dépendance.

ERNESTINE.

Etre l'objet des bienfaits d'autrui, après avoir eu soi-même le pouvoir d'en répandre, c'est une idée bien accablante !

Oui, pour l'orgueil ; mais Madame de Boloni en étoit exempte : d'ailleurs, la reconnoissance n'est jamais un fardeau quand on aime le bienfaiteur. C'étoit au fond par un sentiment généreux, par une vraie délicatesse qu'elle se rendit aux vœux de sa famille : elle eût préféré de devoir sa subsistance à son travail, mais elle céda à l'amitié de ses parens : elle auroit craint, en rejetant leurs offres, & d'affliger leur cœur, & de nuire à leur réputation. Elle ne voulut accepter cependant qu'une très-modique pension, & se réduisit à la demeure & à la vie la plus simple.

Ses malheurs, qui n'avoient point altéré la paix de son ame, ni la douceur naturelle de son caractère, la rendoient plus intéressante encore ; & ceux qui méritoient d'avoir été ses amis, alloient souvent la visiter dans sa retraite. Émilie, l'une de ses nièces, se distinguoit sur-tout par les soins les plus assidus. « Souffrez, » lui dit-elle un jour, souffrez que je

» vous questionne sur un sujet bien inté-
» ressant pour moi, puisqu'il s'agit de
» vous. — Parlez, chère Émilie; j'ai-
merai toujours à vous faire lire dans mon
ame. — « J'admire la manière dont vous
» supportez vos disgraces: comment peut-
» on être à-la-fois si sensible & si coura-
» geuse? — Si je vous parois courageuse,
c'est précisément parce que je suis très-
sensible. J'ai connu toutes les douceurs
attachées à la possession d'une grande
fortune, & goûté tout le bonheur que
procure un mariage bien assorti; cepen-
dant j'ai toujours senti qu'il existe un bien
supérieur à toutes ces jouissances. Quel-
que précieuses qu'elles fussent pour moi,
je n'ai jamais oublié que les biens de la
terre sont de leur nature imparfaits & fra-
giles; la vie s'offroit toujours à moi sous
l'emblême d'un voyage tantôt gracieux,
tantôt pénible; & pendant que la route
étoit agréable, j'ai recueilli assez de for-
ce pour ne pas succomber dans les sen-
tiers difficiles. — « Il faut donc, pour
» soutenir dignement l'adversité (observa

» Émilie, avoir fait un bon usage du » temps où la fortune nous sourit »; —On y parviendroit sans peine, si en jouissant des biens de la vie, on s'occupoit habituellement du grand bienfaiteur qui les dispense; si l'on regardoit comme sa plus importante affaire d'*accomplir chaque jour le genre de devoirs qui nous est assigné.*

On a beaucoup disputé sur la nature du bonheur; mais au milieu des biens fragiles qui souvent nous égarent, & qui enfin nous échappent, voilà le seul bien réel & toujours renaissant qui embellit toutes nos jouissances, adoucit toutes nos privations, & que ni le caprice des hommes, ni les revers les plus accablans ne peuvent nous ravir. Desirer fortement un bien qui n'est pas toujours à notre portée, ou qu'il est difficile d'obtenir, est le tourment des ames livrées au vice & aux passions; mais si mon desir le plus cher est de m'attirer l'approbation de l'Etre-Suprême, ce desir peut toujours être satisfait, & mon repos ne dépendra plus de

l'opinion des hommes, ni du rang que j'occupe, & des circonſtances où je me trouve. Qu'importe, me ſuis-je dit ſouvent, que la condition où Dieu me placera ſoit l'objet de l'envie ou de la pitié, pourvu que je le ſerve fidèlement dans celle qu'il m'aura choiſie. S'il m'environne de ſes faveurs, il recevra l'hommage de ma reconnoiſſance ; s'il m'enlève une partie de ſes bienfaits, je tâcherai de lui plaire par ma ſoumiſſion. — « Ainſi, » reprit Émilie, l'adverſité & la proſpérité » ſont ſeulement des routes différentes » qui conduiſent le Chrétien au même » but ». — Sans doute ; & l'on peut dire que les maux ne ſont pour lui que des biens déguiſés. D'ailleurs, les biens & les maux ſont tellement enchaînés ici-bas, & compenſés les uns par les autres, que les conſolations attendent l'infortuné, tandis que les revers menacent l'homme heureux.

ERNESTINE.

Je ſens que Madame de Boloni ne pouvoit être à plaindre avec de tels prin-

cipes. A-t-elle ſurvécu un peu long-temps à ſes diſgraces ?

EUGÉNIE.

Elle vit encore honorée, chérie de ceux qui la connoiſſent, & faiſant autour d'elle tout le bien qui eſt en ſon pouvoir : le temps ſemble avoir reſpecté ſon front ſerein, & n'y a point imprimé les rides de la vieilleſſe. La plus douce récompenſe réſervée à l'homme de-bien ſur la terre, eſt de réuſſir à inſpirer ſes vertus à ceux qu'il aime. Émilie a fait éprouver ce bonheur à Madame de Boloni : expoſée comme elle aux révolutions du ſort, mais remplie de ſes principes, & guidée par ſon exemple, elle eſt devenue à ſon tour un modèle de réſignation & de piété.

DIALOGUE VI.

ERNESTINE.

Vous avez donc retrouvé quelques lettres de Madame de Boloni? Si je ne craignois d'être indiſcrette, je vous prierois de me les montrer.

EUGÉNIE.

Je vous les lirai avec plaiſir.

ERNESTINE.

Eſt-ce à vous qu'elles ſont adreſſées?

EUGÉNIE.

Non, Madame; mais à une jeune perſonne nommée Lady Cécilia B*. Elle réuniſſoit les avantages qu'on eſtime le plus dans le monde: naiſſance, inſtruction, talens, ſanté, graces, richeſſes, & cependant elle ſe trouvoit malheureuſe.

ERNESTINE.

Sans doute ſes parens ne l'aimoient pas, ou bien ils avoient des peines qu'elle ſentoit vivement.

EUGÉNIE.

Ni l'un, ni l'autre.

ERNESTINE.

Avoit-elle à ſe reprocher des fautes bien graves?

EUGÉNIE.

Non; les ſiennes pouvoient ſe réparer aiſément.

ERNESTINE.

Peut-être s'affligeoit-elle de l'abſence, de la mort d'une amie?

EUGÉNIE.

Non; elle avoit une amie qui ne la quittoit pas.

ERNESTINE.

Oh! cela me paroît inexpliquable.

EUGÉNIE.

Et cela doit vous paroître ainſi.

ERNESTINE.

Apprenez-moi, je vous prie, la cauſe de ſes chagrins.

EUGÉNIE.

Elle les attribuoit à ſon genre de vie ; aux circonſtances qui l'obligeoient à ſéjourner à la campagne, loin des plaiſirs bruyans de la ville, juſqu'à ce qu'elle eût atteint ſa vingtième année.

ERNESTINE.

Et qui l'avoit condamnée à vivre ainſi dans la retraite ?

EUGÉNIE.

Son père. Il connoiſſoit les dangers du monde, & s'étoit flatté, par ce moyen, de l'en garantir pour toujours. Mais ce qu'il nommoit prudence, paroiſſoit à ſa fille une contrainte inſupportable ; & le monde, où il ne voyoit que des dangers, n'offroit que des plaiſirs à Lady Cécilia.

ERNESTINE.

Je commence à la croire un peu frivole.

EUGÉNIE.

Et cependant elle avoit plus d'inſtruction qu'on n'en a communément à ſon âge. On vantoit même ſon reſpect pour la Religion ; mais alors, c'eſt-à-dire à l'âge

d'environ dix-huit ans, elle n'avoit pas assez réfléchi sur les devoirs que la Religion nous impose. C'est à cette époque qu'Émilie, nièce de Madame de Boloni, vint passer quelques semaines auprès de Lady Cécilia. Charmée de sa politesse & de ses talens, des grâces & de la douceur de sa physionomie, Émilie conçut pour elle l'attachement le plus sincère. Le château de B* lui offroit la plus belle demeure qu'elle eût jamais vue; les plaisirs qu'on y goûtoit, peu variés, mais paisibles & purs, suffisoient à ses vœux; & la société de deux jeunes personnes élevées avec Lady Cécilia, augmentoit pour Émilie l'agrément de ce séjour. A moins de bien connoître les hommes, on se figure qu'ils sont ce qu'ils devroient être, & on ne les juge que sur de simples apparences. Émilie jugea donc que rien ne pouvoit manquer au bonheur de sa nouvelle amie. Quelle fut sa surprise en découvrant qu'une langueur secrette empoisonnoit la vie de Lady Cécilia! Sensible à des peines qu'elle ne pouvoit comprendre, elle osa

l'interroger un jour qu'elle la vit accablée de triſteſſe. Lady Cécilia lui confia ſes chagrins, mais ſans réuſſir à la convaincre qu'elle eût ſujet d'en avoir. Nourrie dans la retraite & la médiocrité, Émilie n'avoit ni le rang ni la fortune, ni les eſpérances de la fille de Mylord B*; mais l'heureuſe habitude d'une entière ſoumiſſion aux volontés de ſes parens, étoit devenue le fondement de ſon bonheur. On m'a prouvé, diſoit-elle à ſon amie, qu'à notre âge la dépendance eſt un bien; je trouve ſon emblême dans ces liſières, tenues par une main prudente, qui ſoutenoient notre enfance, & nous empêchoient de tomber.

ERNESTINE.

Émilie devoit remarquer un contraſte bien frappant entre Lady Cécilia & Madame de Boloni.

EUGÉNIE.

Vous avez raiſon, Madame, & elle n'oublia point de parler à ſon amie de la ſérénité qu'elle admiroit chez ſa Tante.

Elle ſe flatta même que l'exemple & les conſeils de Madame de Boloni, produiroient des impreſſions favorables ſur le caractère de la jeune Dame, & parvint à inſpirer à celle-ci le deſir de la connoître, & l'envie de lui écrire. Une correſpondance s'établit entr'elles, avant que Madame de Boloni pût venir au Château. Et voici la première Lettre que reçut d'elle Lady Cécilia B.....

LETTRE PREMIÈRE

DE Mme. DE BOLONI

A LADY CÉCILIA B*.

Vous voulez donc ſavoir, Madame, comment je m'y prends pour être heureuſe, & vous avez peine à concevoir qu'on puiſſe ſe trouver telle dans la ſituation où je ſuis. Privée de fortune, j'approche de la vieilleſſe; ma vue s'altère, & ma ſanté s'affoiblit; cependant je n'ai pas perdu tous mes droits au bonheur, car je ſens le prix des biens qui me reſtent, & je ſais jouir du bonheur des autres. Je n'ai plus rien à donner; mais je fais éprouver à mes amis les plaiſirs de la bienfaiſance, & j'aime à penſer que les vœux ardens que j'offre au Ciel en leur

faveur,

faveur, retombent ſur eux en bénédictions.

Daignez m'en croire ; les cœurs coupables & les gens perſonnels, ſont les vrais malheureux. Si l'amour de la patrie élève, agrandit l'ame ; ſi à Lacédémone les mères ſe conſoloient de la mort d'un fils, en apprenant que les armes de Sparte étoient victorieuſes ; l'amour du prochain ne produira-t-il pas l'effet plus naturel d'adoucir nos regrets, d'affoiblir le ſentiment de nos peines à la vue des biens verſés ſur nos ſemblables ? C'eſt du moins ce que j'éprouve dans le charmant ſéjour que j'habite actuellement. La campagne de Milord L**, & la manière dont on y vit, offre la réunion de tous les plaiſirs que donnent la piété & la vertu, la nature & les arts, & l'on ne peut rien ajouter à la beauté du lieu & à la bonté des habitans. Milord joint à l'ame la plus noble ; un goût exquis & des connoiſſances de tout genre. Milady réunit à beaucoup d'inſtruction tous les talens agréables ; je ne connois point de phyſionomie plus douce, ni de cœur plus ſenſi-

ble ; c'eſt la vertu embellie par les grâces. Leurs enfans ſont dignes d'eux ; la tendreſſe & le reſpect filial leur inſpirent cette docilité qui eſt la raiſon de l'enfance, & changent en plaiſirs tous leurs devoirs. Je les étudie avec ſoin, & n'ai point encore apperçu chez eux l'apparence du mécontentement.

Il me ſemble que Milord & Milady ont le ſecret de rendre heureux & bons tous ceux qui les environnent. Leurs domeſtiques ne ſont jamais grondés, parce qu'ils rempliſſent avec zèle les ordres de leurs maîtres, ou devinent leurs intentions. Objets, ou témoins de la bienfaiſance de ceux-ci, ils ſe plaiſent à en parler, & eux-mêmes en imitent l'exemple. On craint ſouvent le babil des domeſtiques ; mais ici le babil eſt toujours un éloge. C'eſt d'eux que j'ai appris divers traits qui me font chérir mes reſpectables hôtes. Je ſais, par exemple, que Milord & Milady habillent tous les ans trente pauvres familles de deux villages voiſins de leur terre. J'apperçois de ma fenêtre un de

ces villages, & je contemple avec attendriſſement ce lieu favoriſé du Ciel, où n'habite pas un ſeul infortuné dont les maux ne ſoient adoucis ou réparés.

On m'apprit le jour de mon arrivée que la compagnie raſſemblée chez Milord iroit le lendemain à la foire d'un petit bourg peu éloigné d'ici, & que nous devions dîner avec une mère & deux filles, qui pendant ſix ſemaines s'étoient occupées à faire des ouvrages qu'on alloit y vendre. — Mais, obſerva quelqu'un, ceux qui fourniſſent des marchandiſes à de ſemblables foires, ne ſont pas des perſonnes bien diſtinguées ? — Il eſt inconcevable, dit Madame de C***, que de pareilles gens ſoient admis à la table de Milord. — Je vous aſſure, reprend en ſouriant celui qui avoit parlé le premier, que Milord les aime au point qu'il les voit ſans ceſſe & les préfère à tout. — L'énigme fut expliquée ; & nous apprîmes que Milady, dans la vue de rendre ſes filles adroites aux petits ouvrages de leur ſexe, avoit offert de leur aider à faire des porte-

feuilles, des pelottes, des corbeilles, &c. qu'elles donneroient à une femme honnête & pauvre, pour que celle-ci les vendît à la foire de L** , & en retirât le profit. Cette propoſition fut reçue avec tranſport : animé par un ſi beau motif, on s'appliquoit à bien faire, on vouloit travailler toujours, & le travail tenoit lieu de récréation. Jugez, Madame, combien la foire de L** dût nous paroître intéreſſante après ce récit! Je fus touchée de l'air reconnoiſſant de la marchande, de la joie naïve de ſes jeunes protectrices, & de leur empreſſement à s'informer du ſuccès de la vente, qui réellement a paſſé leur eſpoir.

Quelques jours après j'eus le plaiſir de faire connoiſſance avec Miſs Amélie B***, Auteur de deux Volons morales, juſtement admirées, & qui lui ont acquis une réputation qu'il eſt bien rare d'obtenir & de mériter à ſon âge. Il faut, me dit-on, ne lui rien dire de ſes écrits : on évite de l'entretenir de ſes ouvrages & de ſes ſuccès, comme on éviteroit de parler

à une autre de ses disgraces & de ses fautes. Célébrité, jeunesse & modestie, voilà un assemblage que je n'avois point encore vu. (a) L'aimable personne qui me l'offroit, avoit passé toute la belle saison chez Lady L*, & y revenoit encore pour quelques semaines. Malgré la différence de nos âges, nous éprouvâmes le charme de la sympathie; & dans une longue promenade que nous fîmes avec Lady L*, nous devinâmes que nous l'aimions également. Nous sentîmes alors le besoin de la quitter pour quelques instans, afin de la louer tout à notre aise. « Milord est bien digne d'elle, ajouta Miss » Amélie; rien n'est comparable à la » tendresse de ces deux époux, & leur » bonheur égale leurs vertus ». Il me semble, dis-je à la jeune personne, que je me trouve ici dans un monde meilleur;

(a) On reconnoîtra sans peine, même en France, ce portrait si charmant & si ressemblant, qui représente avec tant de fidélité l'Auteur célèbre d'*Evélina* & de *Cécilia*. (*Note de l'Editeur.*)

tous les objets qui nous environnent ſont doux & paiſibles ; cette campagne eſt charmante ; mais ce qui l'embellit encore à nos yeux, c'eſt qu'elle eſt le domaine de la vertu active & bienfaiſante. Nous étions alors au ſommet d'une colline, & nos regards ſe fixèrent ſur l'un des villages dont je vous ai parlé. « La charité de » Milord, reprit Miſs Amélie, a la plus » heureuſe influence ſur les mœurs des » habitans de M*. Tous les pauvres par- » ticipent à ſes bienfaits ; mais s'il en eſt » qui s'abandonnent à des vices groſſiers, » ils ne reçoivent point l'habit neuf qu'on » accorde aux autres. C'eſt la veille d'un » Dimanche qu'on a diſtribué les habits » cette année ; & le lendemain, ſuivant » la coutume, nous allâmes à l'égliſe de » la Paroiſſe. Comment vous peindre » l'air content de ces bons villageois ! Mi- » lady, ſans ſonger à la part qu'elle y » avoit, jouiſſoit de leur joie, & les » regardoit avec complaiſance. Milord, » au contraire, ſe déroboit à leur vue, &

» ſembloit craindre & fuir ceux qu'il » venoit de rendre heureux.

» Vous aurez obſervé, continua l'aima- » ble Amélie, avec combien d'exacti- » tude & de zèle les domeſtiques font » leur ſervice; on les excite, par des ré- » compenſes, à acquérir les vertus de leur » état. Les ſervantes de peine (1), après » avoir ſervi deux ans, reçoivent une robe » neuve, don qui ſe renouvelle enſuite » chaque année; & cette robe eſt pour » elles ce qu'un chapeau de roſes eſt à » Salency. Quelquefois ces honnêtes do- » meſtiques préviennent les deſirs de leurs » maîtres & leur créent de nouveaux plai- » ſirs. — Prenez mon bras, Madame, » & je vous ferai voir *la promenade du* » *vieux S. Jean.* »

La joie, le bon air m'avoient rendu des forces, & je marchai gaiement, en m'appuyant ſur ma jeune compagne. Nous admirions la beauté des arbres, & les points de vue variés qu'offrent un amas

(1) En Anglois, *Houſemaid.*

de collines couvertes de bois, & des vallons parsemés de cabanes, quand nous approchâmes d'un lieu dont l'aspect avoit quelque chose de sauvage & d'agreste. Ici les ifs ressemblent à de vieux chênes; ils conservent leur forme naturelle, & ne sont point soumis au caprice qui les défigure ailleurs & les change en pyramides. On juge à l'épaisseur de ces ifs, qu'ils existent depuis mille ans & au delà, & je contemplois avec une sorte de respect des arbres qui ont survécu à tant de dynasties de nos rois. Ici encore l'humble buis, qui ne sert ailleurs que de bordure, croît librement, & s'élève au point qu'il a l'honneur de fournir de l'ombrage. J'ai un goût décidé pour les *évergreen* (1). Quand toutes les fleurs ont disparu, & que l'hiver a dépouillé tant d'autres arbres dont nous admirions la riante verdure, ceux-ci conservent encore leurs feuilles colorées d'un verd sombre, & nous consolent de nos privations. C'est ainsi que

(1) Mot Anglois qui signifie *toujours verd*.

la fidelle amitié ſurvit aux charmes du bel âge, comme à ſes plaiſirs, ſi flatteurs & ſi courts. Mais revenons à *la promenade du vieux S. Jean.* Le lieu dont je parle, ſitué ſur le penchant d'une colline, étoit inacceſſible, quand Milord imagina d'ouvrir un chemin en élagant quelques rameaux, d'y conſtruire un eſcalier, & d'y ménager une eſpèce de grotte où l'on eſt à couvert de la pluie, du vent & des rayons du ſoleil.

Si j'avois plus de talent pour les deſcriptions, je vous parlerois en détail de la maiſon de Milord, bâtie par lui-même; des ſtatues & des tableaux qui la décorent. Les ouvrages de l'art ſont raſſemblés ailleurs en plus grand nombre; mais ce que j'aime ſur-tout ici, c'eſt de trouver à côté d'eux des objets animés qui me rappellent que je ſuis à la campagne. La ſalle à manger, par exemple, eſt ornée de bas reliefs d'après l'antique, ſupérieurement exécutés; & pendant que nous ſommes à table, je puis voir auſſi de heureux moutons qui viennent paître l'herbe juſ-

ques ſous les fenêtres. Il faut vous dire un mot d'un ſalon charmant qui repréſente des payſages peints par les plus habiles Maîtres. C'eſt la première choſe qu'on nous montra, & mes regards ſe partageoient entre les beautés naturelles que j'appercevois au-dehors, & les beautés d'imitation que le ſallon renferme. Jamais l'art peut-être n'a plus approché de ſon modèle, & tout concourt à prolonger l'illuſion. La dorure & les ornemens ſont bannis de ce lieu champêtre; le tapis & la couverture des ſiéges imitent la mouſſe; tout ce qui entoure la cheminée repréſente l'entrée d'un bocage, & des chevre-feuilles tombent en ſerpentant ſur une partie de la glace. Les portes ſont parfaitement déguiſées. L'une d'elles, en s'ouvrant, nous fit voir qu'elle cachoit une orgue. Ici, une peinture d'un genre bien différent, fixa toute mon attention; j'avois regardé avec intérêt les bergers du payſage; mais là, je contemplois une figure d'une beauté céleſte, que j'aurois cru profaner en la prenant pour une Muſe; & en effet

c'eſt une Sainte Cécile qui ſemble animée d'une inſpiration divine.

Si je revenois à mes hôtes, que n'aurois-je point encore à vous dire ſur l'emploi de leurs journées ! Mais je ſuis intariſſable quand je parle d'eux, & cette lettre eſt déjà bien longue. J'ajouterai ſeulement que leur tendreſſe ingénieuſe prolonge les jours d'une mère infirme ; que l'éducation de leurs enfans, le bonheur de ceux qui les entourent, ſont l'objet continuel de leurs ſoins. Quand je ſonge à la réunion des biens qu'ils poſsèdent, & des vertus qu'ils exercent, il me ſemble que je les vois s'acheminer vers le Ciel par la route du paradis terreſtre. J'éprouve à tout moment que leur bonheur ſe communique à ceux qui le contemplent ; & en vous le dépeignant, Madame, j'ai trouvé une nouvelle manière d'en jouir, &c.

SUITE
DU SIXIÈME DIALOGUE.

ERNESTINE.

CETTE lettre dût intéreſſer Lady Cecilia. Y répondit-elle ?

EUGÉNIE.

Sa réponſe ne m'eſt point parvenue. Je ſais que l'arrivée de Madame de Boloni au Château, interrompit leur correſpondance ; elle ſe renoua bientôt après ; & l'on m'a communiqué pluſieurs lettres de Lady Cécilia, où elle raconte une ſuite d'événemens, qui influèrent beaucoup ſur ſes principes & ſa conduite.

ERNESTINE.

Je ſerois bien-aiſe de les lire.

EUGÉNIE.

Les voici, Madame, avec trois autres

Lettres de Madame de Boloni : elle écrivit les deux dernières après son départ du Château. Vous trouverez auſſi parmi ces papiers un drame imité de l'Allemand.

LETTRE II.

LA MÊME A LA MÊME.

Vous voulez donc, Madame, que *je faſſe des rêves dans le goût de ceux du Spectateur?* Il paroît que votre empire ſur moi s'étend juſqu'à mes ſonges : jugez-en par la viſion que je vais vous décrire. Mais il faut auparavant vous rendre compte de ma ſoirée d'hier. Après avoir quitté une maiſon bruyante, où j'avois rempli le devoir pénible de rapprocher des eſprits diviſés, je me rendis à la campagne de M. H*, où je devois rencontrer deux de mes amis, M. & Madame de P. Je les trouvai dans un petit ſalon qui eſt au bout du jardin, occupés à contempler la lune à travers un téleſcope. L'éclat du firmament, le calme de la Nature, la ſolitude du lieu excitoient un ſentiment

qui avoit je ne ſais quoi de céleſte. Il me ſembloit que tous mes devoirs étoient remplis, & que j'avois quitté la terre, pour aller jouir du repos de l'Elyſée. Les aſtres ſeuls nous éclairoient; les bougies euſſent été une lumière profane : la lune donnoit aux plantes & aux arbres du jardin, la teinte la plus douce, & embelliſſoit encore le charmant viſage de Mme de P*. Diſciples du ſavant M. H*, nous apprîmes les noms de quelques montagnes de la lune, & nous ſavons la cauſe de ſes taches & des inégalités apparentes du bord de ſon diſque. Il nous conta auſſi qu'un aſtronome Allemand, ſcandaliſé de ce que les ſignes du zodiaque portoient des noms imaginés par des payens, crut qu'il ſeroit plus édifiant d'y ſubſtituer les noms des douze apôtres; en ſorte que le ſoleil eſt à-préſent dans le ſigne de *Matthieu*. (1) L'entretien roula bientôt après ſur la belle découverte de M. Herſchel;

(1) Madame de Boloni écrivoit cette lettre au mois d'Août.

& j'exprimai mon respect pour les astronomes, & la vive reconnoissance dont je me sens pénétrée pour eux. — Etes-vous en état, dit M. P*, de vérifier leurs observations, de les suivre dans leurs savans calculs ? — il s'en faut de beaucoup, lui répondis-je, mais combien j'en aime les résultats ! Je ne parle au reste que des astronomes modernes : les autres avoient trop rétréci l'univers. — Et vous, êtes-vous plus à votre aise dans cet univers, depuis que vous savez qu'il est immense, & n'êtes-vous point humiliée de la petitesse de notre planète ? — Je sais que la terre n'est qu'un point dans le vaste empire de la création, & que celui-ci renferme des milliers de mondes, qui ne soupçonnent pas même l'existence de notre globe ; mais je sais aussi qu'il ne peut échapper aux regards de celui qui l'a fait ; & si l'Etre Suprême apperçoit dans l'immense espace ce point invisible pour la plupart des êtres finis, puis-je douter qu'il ne distingue de même chacun des habitans de notre globe ? Je suis

donc auſſi l'objet de ſa penſée, &. ma gloire eſt d'être ſon ouvrage. S'il m'a créée, c'eſt pour me rendre heureuſe : je ſuis donc encore l'objet de ſes ſoins, & mon repos eſt dans ma dépendance. Quand je me conſidère en moi-même, le ſentiment de ma foibleſſe me pénètre d'effroi ; mais ſi je m'enviſage comme faiſant partie de ce grand Tout, ouvrage de la puiſſance & de la bonté ſuprême, mon cœur ſe raſſure, mes paſſions ſe calment, mes chagrins diſparoiſſent, & je me livre aux plus ſublimes eſpérances ; les intérêts de la terre, tout ce qui diviſe ou ſéduit les humains, s'anéantit à l'idée du Très-Haut, & ma foibleſſe trouve un appui dans ſa grandeur.

J'aime à croire auſſi qu'en multipliant les mondes, le Créateur a multiplié les êtres raiſonnables & ſenſibles ; & il m'eſt doux de penſer qu'un lien de fraternité nous unit avec les habitans de ces mondes innombrables, qu'éclairent des ſoleils que nous nommons *Etoiles*. Sans doute que leur forme, leurs facultés, leurs

ſens, leurs beſoins, bien différens des nôtres, ſont variés à l'infini; mais eſt-il probable que les dons les plus précieux du Créateur, le pouvoir de le connoître & le pouvoir de l'aimer, ſoient uniquement réſervés aux humains? Croyons plutôt que les cœurs ſont attirés vers lui par une loi ſemblable à celle qui attire les ſphères vers un centre commun, & qu'il s'élève de tous les points de la création, des hommages au Créateur, hommages dont la réunion forme une hymne, un *Te Deum* univerſel.

» Vous me rappelez, obſerva Madame » de P*, ce qu'un ancien philoſophe a » dit de l'harmonie des corps céleſtes; » mais le concert dont vous parlez, ſeroit » plus touchant & plus ſublime encore... Alexandre, ajouta-t-elle, deſiroit qu'il » y eût d'autres mondes que celui-ci, » pour avoir la gloire de les conquérir: » vous formez le même vœu, pour avoir » de nouveaux êtres à aimer ». — J'imagine, me dit en ſouriant M. H*, qu'après avoir établi leur exiſtence, il ne vous

en coûte pas davantage de les ſuppoſer immortels. — La conſéquence eſt juſte, lui répondis-je, puiſque je les ſuppoſe adorateurs du Très-Haut.

» Je me figure, reprit Madame de P*, » qu'un des plaiſirs réſervés aux belles » ames, lorſqu'elles auront ceſſé d'animer » le corps qui leur ſervoit d'enveloppe, » ſera de voyager de planète en planète. » La nôtre a peut-être des ſpectateurs qui » l'obſervent, les uns en phyſiciens, d'au» tres en moraliſtes. — Je crains, dit M. H *, que ceux-ci ne ſoient peu édifiés de ce qui ſe paſſe parmi nous..... L'entretien roula encore quelque temps ſur le même ton; mais il étoit tard; il fallut ſe ſéparer, & je ne quittai point ſans regret les aſtres & mes amis. Le ſommeil, en fermant mes yeux, n'écarta pas les idées dont mon ame étoit remplie: elles ſe retracèrent dans mes ſonges, mais en ſe modifiant d'une manière aſſez bizarre.

Je crus avoir l'apparition de deux êtres au-deſſus de l'humanité: l'un d'eux ſur-

tout, qui avoit la figure des Anges de Raphaël, me pénétra de respect ; il servoit de guide à l'autre, & d'une voix céleste lui adressa ces paroles : « Habitant d'Herschel ! (a) le temps de l'épreuve est fini pour vous. Fidèle à remplir votre destination sur la planète qui vous a vu naître, ce souvenir a commencé votre bonheur : jouissez de toutes les récompenses assignées à la vertu. Les œuvres de la Nature, placées autour de vous, ont fait, durant dix siècles, l'objet de votre étude ; & dans ce court espace, vous n'avez pu en approfondir toutes les merveilles. Maintenant de nouvelles scènes du grand spectacle de la création, s'offrent à vos regards. Allez

(a) Planète découverte par le fameux Astronome dont elle porte le nom. M. Herschel, Savant aussi distingué par ses vertus, que par la supériorité de ses talens. Ce sage Philosophe vit dans une retraite agréable à quelques milles de Londres. Il a pour compagne sa sœur, qui, douée du même génie, s'associe à sa gloire, en partageant ses études & en l'aidant dans ses travaux astronomiques. (*Note de l'Editeur.*)

de monde en monde ; parcourez le vaſte empire de la Nature : par-tout on y trouve l'empreinte de la bonté de ſon Auteur. Apprenez à le mieux connoître : c'eſt apprendre à l'aimer davantage. — « Etre céleſte, dit l'habitant d'Herſchel, daignez guider mes pas. — Arrêtons-nous ſur la planète qui forme le troiſième cercle autour du ſoleil qui vous éclairoit. Les *Hommes*, ce mot déſigne les êtres raiſonnables qui l'habitent ; les hommes, dis-je, l'ont appelée la *Terre*. Déjà je vous ai inſpiré leur langage : inviſible parmi eux, mais à portée de les connoître, étudiez la nature, la deſtination, les mœurs de ces êtres doués d'intelligence & de ſentiment.... Ici je me réveillai tout-à-coup, & regrettai les illuſions du ſommeil. Cependant je me figurois quelques-unes des ſcènes qui devroient s'offrir à un ſpectateur du genre humain, exempt de nos erreurs, de nos paſſions, de nos foibleſſes, & me peignois auſſi les divers mouvemens de joie, de ſurpriſe, d'indignation, que des ſcènes ſi variées auroient excités

chez lui. Je me rendormis au milieu de ces penſées, & bientôt je crus voir reparoître l'habitant d'Herſchel. Quel monde que celui-ci, s'écrioit-il ! en parlant à ſon guide, quel étrange aſſemblage de ſageſſe & de folie, d'erreurs & de vérités, de baſſeſſe & de grandeur chez ces humains, qui réuniſſent tant de dons précieux, & preſque toujours en abuſent ! Ici la vertu gémit, l'innocence eſt opprimée, le coupable triomphe, & les hommes, ces frères déſunis, oublient ſans ceſſe & leur père commun, & leurs devoirs, & leur deſtination. J'ai vu le puiſſant écraſer le foible ; j'ai vu l'indigent expirer de faim à la porte du riche inſenſé, que des excès conduiſoient au tombeau. Pourquoi ce partage inégal entre des êtres qui ont la même origine, les mêmes beſoins, les mêmes droits ? — Leur vie eſt courte, & leurs ames ſont immortelles, répondit l'Ange. D'ailleurs, en prononçant ſur le ſort des humains, gardez-vous de ne conſulter que les apparences : pour juger s'ils ſont heureux ou malheureux, c'eſt au

fond de leurs cœurs qu'il faut descendre. *La vertu gémit*, dites-vous ; mais l'espoir la soutient, & la compassion vient adoucir ses peines. « *Grand Dieu !* (ce fut la prière d'un sage mortel) *je ne t'implore qu'en faveur des méchans ; je ne te prie pas pour les bons : tu as fait assez pour eux, en les faisant bons.*

Le coupable triomphe : Dites plutôt qu'il croit triompher ; toujours le bonheur lui échappe ; & le remords qui le poursuit, écarte les jouissances auxquelles il a tout sacrifié. — Hélas ! interrompit l'habitant d'Herschel, ces aveugles humains ignorent-ils donc que chacun de leurs jours est un pas vers l'éternité ? Pourquoi ce mot *consolant & terrible* n'est-il pas toujours présent à leur pensée ? & pourquoi..... pardonnez ma présomption, Être céleste ; pourquoi le bienfaisant Créateur ne leur a-t-il pas dévoilé plus clairement les mystères du monde à venir ? Une idée plus parfaite du bonheur éternel, feroit une vive impression sur leurs ames, ôteroit

aux objets sensibles le pouvoir de les séduire.

(1) « Dieu les plaça sur cette terre, » répondit l'Ange, pour les éprouver & » les conduire à la perfection. L'homme » ne peut être digne d'un meilleur ordre » de choses, qu'après avoir été purifié. Le » Législateur suprême proposa de magnifiques récompenses à la vertu; mais il » plaça ces récompenses dans un point » de-vue obscur & éloigné. Il balança » les impressions des sens, par la certitude » de l'immortalité, au point d'élever un » combat entre la foi & les sens, entre la » conscience & les desirs, entre les plaisirs présens & le bonheur éternel. Dans » ce combat, l'homme de bien est éprouvé, purifié, fortifié. C'est-là qu'au » milieu des obstacles que l'intérêt tem-

(1) Madame de Bolotti avoit lu tout nouvellement dans le sermon du Dr. *Blair* sur l'*imperfection de nos connoissances, relativement à un état futur.* Tout ce paragraphe, marqué par des guillemets, paroît tiré de ce discours. Voyez la traduction qu'en a publiée le Dr. *Frossard.*

» porel

» porel lui oppoſe, il ſe forme aux vertus ;
» à la patience, à la modération, au renon-
» cement à ſoi-même, à la charité. C'eſt
» donc la concurrence qui règne entre le
» temps & l'éternité, qui met en jeu tou-
» tes les vertus ; & cette concurrence ne
» peut avoir lieu qu'au ſein de l'obſcurité
» qui enveloppe maintenant la vie à ve-
» nir ».

Je reconnois & j'adore la Sageſſe ſuprême dans ce plan ſi bien ordonné, s'écria l'habitant d'Herſchel ; je vois auſſi que l'inégalité entre les humains n'eſt qu'un déſordre apparent ; qu'elle ſert à multiplier pour eux les occaſions d'exercer la vertu, & à les conduire par degrés à un état de perfection & de bonheur. — La bonté divine, reprit l'Ange, a établi un juſte équilibre entre les beſoins de ſes créatures, & les ſecours qu'elle leur accorde. Il falloit rappeler ſouvent aux humains & leur égalité primitive & leur glorieuſe deſtination : une inſtitution pleine de ſageſſe a rempli ce double but. Suivez moi, pénétrons dans ce vaſte édifice, d'où s'é-

lèvent des chants ſacrés, & où tant de mortels ſe raſſemblent. Là, ces enfans de la pouſſière répètent les cantiques des Intelligences céleſtes, & tout les fait ſouvenir qu'ils ſont égaux par la nature & créés pour l'éternité. Ici, les diſtinctions s'anéantiſſent, & les rangs ſont confondus. Le Souverain & le ſujet, le puiſſant & le foible adoptent le même langage, aſpirent aux mêmes biens, nourriſſent les mêmes eſpérances. On déclare au ſouverain que le Roi des Rois eſt ſon juge; & à l'opprimé, que le Tout Puiſſant eſt ſon protecteur. On rappelle aux grands qu'ils ſont mortels, & aux malheureux, qu'il eſt une autre vie après la mort. Ici, le riche apperçoit l'indigent, & ſe ſouvient que les hommes ſont frères. Ici, la veuve éplorée vient adreſſer ſes vœux au père des orphelins, & ſent calmer ſa douleur. Voyez cet infortuné, privé de la lumière du jour; ſon cœur s'ouvre à la joie, il entend que des clartés éternelles lui ſont réſervées. Cet autre, qui lui ſervoit de guide en entrant dans le temple, ſe trou-

voit plus à plaindre encore ; il pleuroit l'inconſtance d'un ami ; mais on lui annonce que le Dieu qu'il vient adorer, aime toutes ſes créatures. Cette idée fortifie ſon cœur, en bannit la triſteſſe, y verſe la conſolation, & ſes larmes ne ſont plus amères.

Le bruit des cloches d'une égliſe voiſine interrompit ici mon rêve & mon ſommeil : c'étoit le ſignal de la prière du matin. Je me levai auſſi-tôt, pour aller offrir au Ciel l'hommage d'un cœur reconnoiſſant.

LETTRE III

DE Mme. DE BOLONI

A LADY CECILIA B*.

EST-CE à vous, Madame, qu'il faut donner des leçons de bonheur, à vous, que la nature ſemble avoir tant favoriſée. Aux agrémens extérieurs que vous poſſédez, elle a joint des dons plus ſolides & plus précieux ; un eſprit juſte & pénétrant, une mémoire heureuſe, un cœur capable d'aimer. Inſtruite des grandes vérités de la Religion, vous vous plaiſez à lire les Ouvrages qui traitent des devoirs qu'elle preſcrit, & des ſublimes eſpérances qu'elle nous fait concevoir. Vous n'avez à gémir d'aucune infortune préſente, & l'avenir ne vous offre que d'heureuſes perſpectives. Qu'eſt-ce donc qui manque à votre bonheur, &

quelle eſt la cauſe de votre mécontentement? Quel moyen puis-je vous indiquer pour faire naître & maintenir dans votre ame ce calme heureux qui nous diſpoſe à jouir de tous les plaiſirs innocens de la vie, & nous met en état d'en ſoutenir toutes les épreuves?

Je commence par obſerver que ſi le mécontentement de notre ſort ne provient ni des ſouffrances corporelles, ni du manque de fortune, ni de la perte de notre réputation, ni enfin de l'abſence, de la maladie ou de la mort d'une perſonne qui nous eſt chère, il eſt en notre pouvoir de nous guérir de cette maladie de l'ame; c'eſt alors que nous devons appeler à notre ſecours cette philoſophie chrétienne, qui nous apprend à enviſager chaque objet ſous ſon vrai point-de-vue. Mais examinons d'abord ſi ce mécontentement n'a pas ſa ſource dans notre propre cœur; s'il n'eſt pas produit par un penchant ſecret, mais répréhenſible, que nous avons négligé d'étudier, ou que nous n'avons pas la force de combattre. Cher-

chons avec ſoin, ſi nous nous formons de juſtes idées de nos devoirs, ſi nous faiſons de ſincères efforts pour les remplir. Occupons-nous ſouvent des biens actuels dont la bonté de Dieu nous environne. A mes yeux, le premier de ſes bienfaits eſt de m'avoir rendue capable d'aimer en lui mon bienfaiteur; & la reconnoiſſance eſt le plus doux, comme le plus indiſpenſable de tous les devoirs. Craignons d'y manquer chaque fois que nous ſentons trop vivement la privation de quelque bien, objet de nos deſirs. Quelle opinion, Madame, aurions-nous d'un courtiſan qui recevroit chaque jour quelque nouvelle faveur de ſon maître, & néanmoins ſe trouveroit à plaindre, parce qu'il ambitionne une grace qu'on lui refuſe ou qu'on diffère de lui accorder? Eh! qui de nous eſt en droit d'exiger que tous les biens de la terre ſe réuniſſent pour lui ſeul? Oſerois-je former le vœu que Dieu renverſe en ma faveur le plan de ſa ſageſſe, anéantiſſe le décret en vertu duquel la vie eſt

un mêlange de plaiſirs & de peines, un temps d'épreuves & de combats ?

Qu'importe d'ailleurs à celui qui croit à l'Éternité, qu'il manque quelque choſe au bonheur de la vie ? Nous ſommes faits de manière que l'attente d'un bien auquel nous attachons un très-grand prix, nous met en état de ſouffrir des maux actuels, & nous fait ſupporter avec courage toutes les peines par leſquelles on arrive à ſa poſſeſſion. C'eſt l'eſpérance qui ſoutient le guerrier dans ſes travaux ; le ſavant dans ſes pénibles recherches ; & cependant combien de fois n'arrive-t-il point que leurs efforts reſtent infructueux ; que la vérité échappe au ſavant, & la gloire au héros ! Il n'en eſt point ainſi des biens que la Foi nous promet : quand on ſait les apprécier, on eſt sûr de les obtenir. Et s'il eût fallu les acheter par de continuels ſacrifices, bien plus pénibles encore que ceux que la Religion nous demande, aurions-nous refuſé (ſi le choix eût dépendu de nous), aurions-nous refuſé à ce prix l'exiſtence & le Ciel ? Non, ſans doute.

Mais combien il s'en faut que Dieu exige de nous des efforts trop difficiles, & qu'il nous condamne à des épreuves trop rigoureuſes ! Si la vie eſt mêlée d'amertumes, ne nous offre-t-elle pas auſſi des jouiſſances, des plaiſirs doux & variés ? Hélas ! ingrats que nous ſommes, ces plaiſirs mêmes deviennent quelquefois dangereux pour notre foibleſſe ; ils nous attirent, nous ſéduiſent & nous égarent, & nous reſſemblons à d'imprudens voyageurs qui n'arrivent pas au terme de la route, pour s'être arrêtés trop long-temps à cueillir les fleurs dont elle étoit parſemée.

Le goût des plaiſirs ceſſe d'être innocent quand leur privation nous afflige à l'excès, ou quand nous les recherchons avec trop d'ardeur. C'eſt alors qu'au-lieu d'adoucir notre vie, ils l'empoiſonnent, & nous rendent incapables de goûter cette paix ſecrette, heureux partage de l'homme religieux, prix & ſoutien de ſes vertus.

Vous êtes perſuadée, Madame, que votre bonheur dans la vie à venir dépend des efforts que nous aurons faits ici-bas

pour être agréables à l'Être-Suprême. Combien j'aſpire à vous convaincre d'une autre vérité qui n'eſt pas aſſez ſentie : c'eſt que la portion de bonheur dont nous pouvons jouir ſur la terre, vient de la même ſource, dépend des mêmes efforts, & qu'on ne peut être heureux dans ce monde, qu'en s'y préparant à l'être pour jamais dans une autre économie.

Connoître ſa deſtination & la remplir, voilà donc l'unique ſecret du bonheur. Examinons, Madame, vos obligations actuelles. Vous n'êtes encore ni épouſe, ni mère, & n'avez à remplir juſqu'ici que les devoirs les plus faciles qui ſoient aſſignés à notre ſexe. Pour vous mettre en état de remplir les autres avec diſtinction, la grande affaire de votre vie eſt de vous bien acquitter de ceux qui naiſſent de vos relations préſentes : & d'après les principes que je viens d'établir, j'oſe vous promettre des jours plus ſereins, une ſanté plus ferme, un ſommeil plus doux, ſi vous pouvez, en finiſſant la journée, vous adreſſer ce langage : « J'ai ſenti le

» prix des bienfaits dont m'a comblée
» l'Etre-Suprême ; je me ſuis montrée
» docile & tendre envers les auteurs de
» mes jours ; j'ai ſaiſi toutes les occaſions
» de faire du bien : complaiſante envers
» mes égaux, j'ai tâché d'être bonne,
» équitable, indulgente envers ceux qui
» me ſervent ; j'ai acquis d'utiles connoiſ-
» ſances, & ſupporté ſans murmure qu'on
» eût une volonté contraire à la mienne ».

Oui, Madame, il eſt impoſſible que le bonheur échappe à ceux qui travaillent ſans ceſſe à corriger leur cœur & à ſe rendre utiles à leurs ſemblables : & c'eſt-là notre commune deſtination. Un vif intérêt aux peines & aux plaiſirs des autres ennoblit notre ame, lui donne un nouvel eſſor, prévient ou bannit cette langueur accablante qu'éprouve un être perſonnel à qui rien ne manque, & qui pourtant ne jouit de rien. Cultivez, nourriſſez donc cette précieuſe ſenſibilité, qui, en diminuant les maux d'autrui, doublera vos jouiſſances.

Et en vous rendant heureuſe par vos

vertus, quelle influence n'auriez-vous pas, Madame, ſur le bonheur & les vertus de ceux qui vous entourent ! Si au contraire ils apperçoivent chez vous un penchant habituel à la triſteſſe, n'auroient-ils pas lieu de dire, en parlant de vous : « On a » tort de croire que la piété répande dans » l'âme une douce ſérénité ; la ſienne eſt » ſincère, & cependant nous voyons tou- » jours chez elle l'empreinte du mécon- » tentement ». Pour moi, Madame, ſi je pouvois aider à vous guérir de cette maladie de l'ame, je bénirois les leçons de l'adverſité, qui m'auroient miſe en état de vous en donner d'efficaces, &c. &c.

LETTRE IV.

LA MÊME A LA MÊME.

Vous me ſavez gré de mes conſeils ; vous eſpérez, Madame, qu'ils vous rendront *& meilleure & plus heureuſe* : & moi je vous ſais gré de la manière dont vous les avez reçus, & m'applaudis de vous en avoir donné. On eſt bien près de ſuivre les avis de l'amitié, quand on les écoute avec reconnoiſſance.

Mais vous obſervez, Madame, que les occaſions de faire du bien ne ſe préſentent pas encore journellement à vous. Je vais donc vous indiquer un nouveau préſervatif contre le mécontentement & l'ennui : *c'eſt le goût de l'occupation.* Vous trouvez *le repos dans le travail*, diſois-je à l'un de mes amis, qui, pour écarter l'idée de ſes chagrins, s'occupoit à de pénibles

recherches, mais relatives au bien de l'humanité. Quant à vous, Madame, ce n'eſt point pour vous faire oublier des peines, que je vous invite au travail, c'eſt pour vous procurer de vrais plaiſirs. Et j'enviſage ici non-ſeulement les plaiſirs dont l'étude même eſt la ſource, mais ceux qu'elle nous met en état de goûter. Si l'idée du *repos* ſuppoſe toujours celle de la *fatigue* qui l'a précédé, il n'eſt pas moins vrai que la même relation ſubſiſte entre *les amuſemens* & *l'occupation*: il faut ſe livrer à celle-ci pour jouir des autres, & les plaiſirs les plus ſimples conſervent long-temps du prix, quand le travail les aſſaiſonne. Il paroît ſuperflu, Madame, de vous encourager à l'étude, votre goût vous y porte naturellement; vous avez acquis des connoiſſances en plus d'un genre, & vos lectures ſont bien choiſies. Cependant toujours lire eſt une occupation uniforme qui ne peut remplir tous vos momens, & j'aſpire à varier leur emploi. Par exemple, l'avantage de ſavoir pluſieurs langues, vous met en

état de traduire ; & je découvre ici pour vous une nouvelle manière de faire du bien. En leur faiſant connoître d'utiles productions, vous rendrez un ſervice eſſentiel à des perſonnes moins inſtruites que vous. Mais ne vous bornez pas à bien exprimer les penſées d'autrui ; eſſayez auſſi quelquefois de fixer les vôtres, la plume à la main, ſur quelque ſujet intéreſſant, ſoit de Religion ou de Morale. Ne croyez pas que je deſtine au Public vos premiers eſſais : non, Madame, je ne conſidère ici que votre propre utilité. En les mettant par écrit, nos idées s'étendent, ſe rectifient, ſe perfectionnent. On eſt mieux convaincu d'une vérité importante, quand on a raſſemblé ſoi-même toutes les preuves qui l'établiſſent. Entreprendre d'écrire ſur un ſujet, c'eſt s'engager à le méditer, à l'enviſager ſous toutes ſes faces ; en un mot, c'eſt exercer une de nos plus précieuſes facultés : celle de *réfléchir*. Je n'en connois point de plus importante au bonheur & à la vertu ; & il me ſeroit aiſé de prouver que la plupart

de nos erreurs, de nos chagrins & de nos fautes, proviennent d'un défaut de réflexion. C'eſt ſur-tout parce qu'ils ne ſavent, ou ne veulent point réfléchir, que tant de gens ſe plaignent de leur ſort, & qu'en effet ils ſont vraiment à plaindre. Aveuglés par l'amour-propre, ou égarés par l'imagination, ils s'arrêtent ſur un côté des choſes, & s'obſtinent à ne voir que celui-là ; ſi la réflexion venoit à leur ſecours, ils enviſageroient leur ſituation ſous tous ſes points-de-vue, & découvriroient enfin des faces conſolantes. L'ambitieux qui envie le ſort des favoris du prince, & ne voit dans la faveur que ſon côté brillant, découvriroit bientôt *que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.* « Les comparaiſons tuent le bonheur », a dit un Philoſophe ; mais il parloit du bonheur de ceux qui ne ſavent ni réfléchir ni bien comparer. Suppoſons, par exemple, qu'une jeune perſonne, privée de naiſſance, de fortune & de beauté, gémiſſe de ſon partage en ſe comparant à Lady Cécilia, & s'écrie douloureuſe-

ment : « Qu'elle eſt heureuſe, elle qui » réunit tous les biens dont la privation » m'afflige » ! N'eſt-il pas vrai, Madame, qu'au-lieu de s'arrêter aux apparences, elle pourroit ſe demander auſſi : « La fille » de Mylord B* ſent-elle toujours le prix » des avantages qui la diſtinguent? Jouit- » t-elle en effet des biens qu'elle *poſsède* ? » S'il arrivoit qu'elle ne fût pas contente » de ſon ſort, & ſi je me réſigne au mien, » perſuadée que la médiocrité eſt pour » moi l'état le plus ſalutaire, puiſqu'il » m'eſt tombé en partage : de quel côté » ſera le bonheur » ? C'eſt ainſi que la réflexion corrige les erreurs de l'imagination, qui trop ſouvent exagère ou défigure ſes tableaux. Elle reſſemble à un peintre infidèle, qui, au lieu de deſſiner un objet d'après nature, en détourneroit les regards pour tracer les contours d'une ombre vague ou prolongée, &c. &c.

LETTRE PREMIÈRE

DE LADY CÉCILIA B*

A Mme. DE BOLONI.

OUI, Madame, un vif intérêt aux maux d'autrui *ennoblit notre ame, lui donne un nouvel eſſor*, &c. Combien je l'ai éprouvé, & quelle leçon j'ai reçue! Celles qui me l'ont donnée vous intéreſſent : préparez-vous à un aſſez long récit.

Il y a ſix jours que la maladie d'une femme-de-chambre nous obligea de faire venir au Château le plus habile Médecin des environs. Votre Émilie, toujours compatiſſante, donnoit des ſoins à la malade, & ſe trouva chez elle quand le Docteur G* y entra. Les queſtions d'Émilie amenèrent une converſation entre elle & le médecin : il pouvoit répondre,

diſoit - il, de la guériſon de cette femme, & ne jugeoit pas néceſſaire de renouveler ſa viſite le lendemain. Cela eſt d'autant plus heureux, ajouta le Docteur, que je dois tous mes ſoins à une jeune malade, qu'on vouloit conduire à Bath, & qui ſe trouve hors d'état de pourſuivre ſa route. Son infortunée mère arrive de Dublin, où elle vient de perdre un procès conſidérable, & ſe voit aujourd'hui menacée de perdre ſa fille. « Elle arrive de Dublin... interrompt Émi» lie: ô ciel! parlez-vous de Madame Bel» ton, de l'aimable Sophie?.. — D'elles» mêmes. — Et où ſont-elles à-préſent »? — Dans le village de **, à douze milles d'ici. Emilie vient me trouver auſſi-tôt, & me conte, avec les marques d'une vive douleur, que Madame Belton eſt votre intime amie, & qu'elle-même, après vous, n'a rien de plus cher au monde que la jeune Irlandoiſe qu'on lui repréſentoit mourante. Je réuſſis à la calmer un peu, en promettant de lui fournir les moyens de la voir. J'allai demander,

& obtins de mes parens la permiſſion d'accompagner Émilie ; & nous montâmes en voiture avec Madame Smith, mon ancienne gouvernante, qui heureuſement ſe trouvoit au Château. Comment vous peindre l'émotion d'Émilie durant la route ! Tantôt elle pleuroit en ſilence, & tantôt me peignoit les vertus, les talens, les qualités aimables de ma chère Sophie : puis s'écrioit en m'embraſſant : « Graces » à vos bontés, je vais la voir, la ſervir ; » ſans vous, j'aurois ſenti le plus grand » des maux, la douleur de ne pouvoir » ſecourir une amie ſouffrante. Cette mère » infortunée ! combien l'idée de ſon afflic- » tion aggrave la mienne ! Seroit-elle » condamnée à perdre ſa fille, ſon élève, » ſon amie, & l'unique enfant qui lui » reſte ! Madame, ſi vous ſaviez tout ce » que Sophie étoit pour elle, ſi vous con- » noiſſiez tous ſes malheurs... Contrainte » par la volonté de ſes parens à épouſer un » homme indigne de ſa tendreſſe, Ma- » dame Belton a ſouffert, ſans ſe plain- » dre, les procédés les plus durs & tous

» les maux qui réſultent d'un mariage » mal aſſorti ; la naiſſance de ſa fille » vint les adoucir : elle ceſſa, dit-on, de » regarder comme un malheur l'union » dont Sophie étoit le fruit ; ſon éducation » l'occupa toute entière, & ſes ſoins ont » eu le plus heureux ſuccès ». — M. Belton » vit-il encore ? — Il y a ſix ans qu'il » partit pour la Jamaïque dans l'eſpoir d'y » relever ſa fortune. Mais avant d'y réuſſir, » cet homme ombrageux & violent s'at- » tira une querelle qui eut les ſuites les » plus funeſtes : il ſe battit en duel, & » mourut bientôt après des bleſſures qu'il » reçut ». — Madame Belton n'eſt donc pas riche ? « — Sophie doit l'être un jour, » & ſe réjouiſſoit de faire hommage à ſa » mère des richeſſes qu'un oncle paternel » a promis de lui laiſſer ; mais Madame » Belton n'a par elle-même aucun droit à » cet héritage ; & la perte d'un procès la » réduit maintenant à un état très-borné ».

Arrivées à l'auberge du village de **, Madame Smith arrêta prudemment Émilie, qui alloit ſe précipiter dans la chambre

où l'on disoit que Sophie étoit couchée. Nous la retînmes dans celle qui en est voisine ; & une porte de communication étant ouverte, nous pûmes entendre ce dialogue entre la mère & la fille.

« Quel bonheur, maman, que ce soit » moi qui souffre, & non pas vous !

Ah ! si je pouvois, en les éprouvant moi-même, te délivrer de tes maux !...

« Que dites-vous, maman ? Oh, avec » quelle joie les reprendrois-je alors ? (*& après quelques momens de silence :*) » Sans cesse je m'occupe de vous, maman : » quand je me réveille durant la nuit, je » prie Dieu de vous accorder un sommeil » tranquille. Tant d'alarmes, tant de » soins pénibles doivent enfin altérer votre » santé : ah ! cette épreuve est bien rude » pour vous !

Oui, mon enfant ; mais je n'oublie point que c'est Dieu qui me l'envoie, & l'Etre Tout-Bon ne peut jamais avoir que des vues bienfaisantes.

« Je me rappelle souvent ce passage d'AGAR DANS LE DÉSERT : *La vie est un*

temps d'épreuves & d'orage, temps rapide & court, ſuivi pour la vertu de l'immortalité, de la gloire & du bonheur. « Ah! ma » chère Sophie, nous nous aimerons dans » l'éternité »!

L'altération de ſa voix indiquoit ſon attendriſſement, & mes yeux ſe remplirent de larmes. Mais l'émotion d'Emilie ne pouvoit plus ſe contenir, elle ſanglottoit, & Madame Smith la pria de s'éloigner. Malgré nos précautions, le bruit que nous fimes en ſortant, attira Madame Belton. Emilie courut à elle, ſe jeta dans ſes bras, & durant long-temps leurs pleurs ſe confondirent. « Mais il nous reſte encore de l'eſpoir », s'écria Emilie, quand elle eut repris la force de parler. « Nous re- » mettons notre ſort entre les mains de la » Providence. La réſignation, la piété de » ma Sophie ſont l'adouciſſement de ſes » ſouffrances & des miennes. Je la vois » ſe flétrir par degrés, cette fleur à peine » écloſe; mais les vertus valent mieux » que les graces, & l'adverſité développe » ou perfectionne ſes vertus ».

Durant leur entretien, occupées d'un seul objet, elles faisoient peu d'attention à moi. Je rompis le silence pour exprimer à Madame Belton combien je desirois de lui être utile. Elle me remercioit d'une bonté si peu méritée, disoit-elle, lors que nous fûmes interrompues par l'arrivée du Médecin. Madame Belton nous quitta pour le suivre dans la chambre de Sophie. Un quart-d'heure après nous la vîmes revenir, & je crus appercevoir un air plus serein sur le visage de la mère. J'ai préparé ma fille au plaisir de vous revoir, dit-elle à Emilie; mais je vous en conjure, cachez-lui vos craintes évitez de l'attendrir.

J'ai bien de l'obligation à Lady Cécila, me dit-elle alors. — « Et moi je me trou-» verois heureuse de contribuer au soula-» gement d'une malade aussi intéressante: puis m'adressant au Médecin, je lui demandai comment il la trouvoit? — Moins foible qu'hier, & plus en état d'être transportée ailleurs : cette maison est trop bruyante, & le changement d'air pourroit lui être favorable. — « Peut-on la

» conduire jusqu'au Château ? — Sans » doute. — Retournons-y, dis-je à Ma- » dame Smith, ne perdons pas un instant; » j'obtiendrai cette grace, j'en suis sûre. » Adieu, Madame, je vous laisse Émilie. » Vous consentez à venir demain chez » nous, n'est-il pas vrai » ? — Ah ! dans ce moment, ce n'est pas la douleur, c'est la reconnoissance qui me fait verser des larmes.

Avec quel empressement, Madame, je sollicitai la faveur d'exercer l'hospitalité envers votre amie ! Mes parens me répondirent qu'ils ne s'opposeroient jamais au bien que je voudrois faire ; & il fut décidé que Madame Belton & sa Fille occuperoient, non un appartement dans le Château, mais la jolie petite maison qui est dans le parc.

Elles y sont arrivées le lendemain, & mon étude continuelle est de procurer à Sophie tout ce qui peut adoucir le sort d'une malade. Si nos vœux & nos soins ne peuvent opérer sa guérison, au moins ne sont-ils pas infructueux : chacun de ces

soins

ſoins eſt regardé comme un bienfait ; & la reconnoiſſance eſt pour la mère & la fille un ſentiment ſi doux, qu'il fait diverſion à la triſteſſe de l'un, & aux ſouffrances de l'autre.

Ce matin, quand je ſuis entrée chez Miſs Belton, je l'ai trouvée profondément endormie ; & à force d'inſtances, j'ai engagé la mère à ſe promener avec moi dans le parc. « Je jouis du plaiſir » que vous éprouvez en nous faiſant du » bien, me diſoit-elle ; ſans vous nous » ſerions triſtement renfermées dans les » murs d'une maiſon bruyante : ici l'on » ne voit que des objets doux & paiſibles ; » & c'eſt dans des lieux charmans que je » rencontre de belles ames. Environnée » des plus beaux ouvrages du Créateur, » tout me parle de ſa bonté..... Je me » diſois durant la route que la plus riante » contrée perd ſon attrait, quand on la » contemple à travers *de ſes larmes* ; mais » je vois à-préſent que la belle nature a » toujours le pouvoir de ſuſpendre ou de » calmer mes peines ».

Et moi, penſois-je, qui l'ai contemplée ſi ſouvent avec indifférence, qui ai méconnu le prix de tant d'autres biens dont je ſuis entourée, il me ſemble pourtant que la nature s'embellit à mes yeux depuis que je me ſens plus contente de moi-même. Mais quand je me compare à Miſs Belton, ô combien ce parallèle m'humilie! *Que Dieu s'eſt montré bon à mon égard*, s'écrioit-elle tout-à-l'heure; *j'ai peu ſouffert aujourd'hui.* Elle deſire de vivre pour témoigner ſa reconnoiſſance à la plus tendre des mères, & à tous ceux qui lui font du bien; mais ſoumiſe à la volonté du Très-Haut, elle ne craint pas la mort. Sophie n'a rien à redouter de l'avenir; elle n'eſt donc pas vraiment malheureuſe. Ce qu'elle appréhende le plus au ſein de la douleur, *eſt de manquer de patience*; cependant jamais un murmure ne lui échappe; & moi qui n'éprouvai que des peines légères, j'ai oſé me plaindre de mon ſort!

C'eſt à bien des repriſes que je vous ai écrit cette longue lettre; & il y a pluſieurs

jours qu'elle eſt commencée. Je redou tois pour vous, Madame, l'impreſſion do uloureuſe qu'elle va produire ſur une ame auſſi ſenſible que la vôtre ; mais il faut enfin vous préparer au malheur qui menace votre amie. Cette mère infortunée ſe flatte encore ; elle oſe eſpérer dans un moment où tout lui annonce qu'elle doit ſe diſpoſer au ſacrifice le plus affligeant pour une mère. Il ne faut pas entièrement détruire cette illuſion, obſerve le Docteur G* ; l'eſpérance la trompe, mais la ſoutient : elle lui donne la force de ſervir ſa fille, de ſoulager ſes maux ; & ce n'eſt qu'en cherchant à les adoucir, qu'elle en peut ſupporter l'idée. Adieu, Madame, &c. &c.

LETTRE II.

LA MÊME A LA MÊME.

Nous l'avons perdue, cette aimable Sophie, & Madame Belton n'a plus de fille ; elle a recueilli ſon dernier ſoupir, & le dernier regard de Sophie s'eſt fixé ſur ſa mère. Une vie innocente & chrétienne devoit avoir une fin paiſible. Elle a vu ſans effroi les approches de la mort, & nous a laiſſé le plus beau modèle de détachement & de piété filiale. Peu avant d'expirer, elle a dit à ſa mère : *Si les morts ont quelque connoiſſance de ce qui ſe paſſe ici-bas, combien je prierai Dieu pour vous !* — La Religion parvient donc quelquefois à maîtriſer la nature. Quand Madame Belton exhortoit ſa fille mourante à bénir Dieu de ce qu'il l'avoit douée

d'une ame immortelle ; cette idée consolante & sublime absorboit sa douleur.

Il y a trois jours qu'elle a cessé de vivre. Émilie n'avoit pas la force de vous l'écrire ; sa santé en souffroit, cependant elle est mieux aujourd'hui. Quant à Madame Belton, il lui est à-présent aussi habituel de pleurer que de respirer, mais sa douleur est calme : elle bénit le Ciel qui la soutient dans ses épreuves, & ne permet point que sa raison y succombe. Voici un entretien que je viens d'avoir, & qui vous peindra l'état de son ame. J'admire votre courage, lui disois-je. — « N'admirez que le pouvoir de la Religion ; nous » avons si peu de part au bien qui se trouve » en nous..... Je me compare à ces plantes » foibles & rampantes qui périroient bientôt si elles n'embrassoient une tige robuste ; » & je sens que ma force est dans mon » appui ». — Vous me disiez un jour que vous aviez tant souhaité d'être mère : n'eût-il pas mieux valu pour vous que le Ciel n'eût pas exaucé ce vœu ? — « Gardez-vous de le croire. Je pleure ma

» Sophie, je la pleurerai toujours ; mais » n'eſt-ce rien d'avoir aidé une ame immor- » telle à parvenir à ſa deſtination ? Il eſt » vrai cette ame dont toutes les pen- » ſées m'étoient connues, n'exiſte plus » pour moi. Un éternel ſilence a ſuccédé » aux doux épanchemens de la tendreſſe » & de la confiance. Mais j'aimois Sophie » pour elle-même, j'attendois mon » bonheur du ſien ; & ſi j'ignore ſa ma- » nière d'être, ſi je ne ſais plus comment » elle exiſte, je ſais au moins que ſon exiſ- » tence eſt heureuſe. Je me ſens délivrée » du poids de ſes peines, je la ſuis dans » les céleſtes demeures qu'elle habite, je » l'y vois à l'abri des dangers & des » erreurs, des alarmes & des revers. » Cette idée ſe mêle à toutes mes pen- » ſées. Quand mon ame s'élève à ſon » Auteur, elle ſe repréſente Sophie lui » offrant des hommages moins imparfaits » & plus dignes de lui ». — Ainſi vos larmes ne ſont pas toujours amères ? — « Non ; la Religion, ſans les tarir, y » vient mêler quelquefois une douceur

» inexprimable. Elle réſerve aux malheu-
» reux des conſolations qui ne peuvent
» être prévues ni goûtées qu'au moment
» où ils en ont beſoin ; &, croyez-moi,
» Madame, ces conſolations valent mieux
» que les fauſſes jouiſſances du vicieux &
» du mondain ».

— Cependant, vous le dirai-je ? l'avenir m'effraie encore pour vous. Un lien ſi cher en ſe briſant, doit laiſſer dans votre cœur un vuide affreux : quel autre lien pourra le remplacer ? — « Aucun, » ſans doute, & néanmoins la vie ne peut » m'être indifférente ; n'ai-je point des » vertus à acquérir ou à perfectionner ? » N'étois-je point chrétienne avant d'être » mère, & l'amour maternel devoit-il » épuiſer toute la ſenſibilité de mon cœur ? » Non, mes amis, & les malheureux » me ſeront toujours chers ; je ſens que » j'aurai toujours du plaiſir à les aider, à » les conſoler. Et s'il eſt encore une jeune » perſonne à qui je puiſſe être utile en lui » inſpirant le goût de la piété, l'amour de » ſes devoirs, ſûrement la fin de ma vie

» ne ſera pas dépourvue de conſolation. »
— Vous l'avez trouvée cette jeune perſonne, lui dis-je en l'embraſſant; vous acheverez l'ouvrage commencé par votre amie, & me ferez ſentir de plus en plus & l'uſage de la vie & le prix de la Religion.

Adieu, Madame, je vous devois ces détails, ils ſont propres à vous raſſurer ſur le compte de Madame Belton; & ſi vous pleurez ſa fille, au-moins vous ſerez conſolée par l'impreſſion ſalutaire qu'ont produit ſur moi ſes vertus & ſa mort, &c. &c.

LETTRE III.

LA MÊME A LA MÊME.

FÉLICITEZ-MOI, ô ma reſpectable amie; un parent éloigné & que je n'ai jamais vu, vient de me laiſſer par ſon teſtament une terre conſidérable à vingt milles d'ici. Maîtreſſe de mes actions & d'une fortune immenſe, je ſuis libre d'y établir ma demeure. Mais vous m'avez éclairée ſur mes devoirs, ſur mes vrais intérêts, & découvert la ſource des ſeuls plaiſirs véritables. Je ne veux point me prévaloir de ma liberté, me priver de la vue de mes parens, me ſouſtraire en quelque ſorte à l'autorité paternelle Non, Madame, je reſterai au Château de B*: mais félicitez-moi, je vous le répète, de mon heureuſe acquiſition. Ah! vous devinez, j'oſe le croire, l'uſage que je prétends en faire, & combien

Madame Belton y eſt intéreſſée. Je ne ſuis plus occupée avec elle que de projets de bienfaiſance. Venez, Madame, venez nous aider dans le choix & l'exécution. Peut-être, dit votre amie, ne faudroit-il qu'étendre & multiplier quelques-uns des établiſſemens utiles déjà fondés dans ce pays, & je me ſens fière d'être Angloiſe en voyant qu'ils ſont ſi nombreux. Mais il en eſt deux ſur-tout auxquels je voudrois m'arrêter.

L'un auroit pour objet de fournir un aſyle & la ſubſiſtance à trente-ſix perſonnes, reconnues pour honnêtes, âgées d'environ ſoixante ans, & qui poſſéderoient dix livres de rente. J'aſſignerois à chacune d'elle une petite maiſon, un petit jardin & un revenu de dix-huit pièces. Là, ſans être gênés par des règles trop auſtères, & à l'abri des ſoucis qui pourſuivent la vieilleſſe & l'indigence, ces bonnes gens pourront jouir des ſecours & des douceurs de la ſociété. (1)

(1) Un établiſſement pareil a été fondé par la Du-

Mais c'eſt ſur-tout le ſecond de mes plans qui a l'approbation d'Émilie. Il a pour but de fonder un *Séminaire de Gouvernantes.* Je raſſemblerois dans une maiſon appropriée à cet uſage, douze jeunes Filles nées de pauvres Eccléſiaſtiques. On leur enſeigneroit non-ſeulement tous les petits ouvrages de notre ſexe, mais on leur feroit étudier l'Hiſtoire, la Géographie, le François, en un mot tout ce qui peut les rendre capables de réuſſir un jour à faire elle-même des éducations. Je me propoſe d'aller voir ſouvent nos vieillards & nos élèves; mais la direction principale des deux établiſſemens ſera confiée à Madame Belton. Elle y fera régner l'ordre & la paix, viſitera les malades, conſolera les mourans, & veut encore ſe charger de l'inſtruction religieuſe de nos jeunes perſonnes. Émilie aſpire auſſi à l'honneur

cheſſe de Marlborough, favorite de la Reine Anne. Il ſubſiſte encore aujourd'hui ſous la direction de Milady L******.

de donner des leçons. Mais toujours occupée du ſouvenir de ſa jeune amie, elle voudroit, « pour éterniſer nos re-» grets & ſa mémoire, qu'on lui érigeât » un monument ſimple, noble & tou-» chant comme elle, & qu'il fût placé » dans le jardin du Séminaire, avec cette » Inſcription :

Ici les Grâces avoient orné la Vertu.

J'ai beaucoup applaudi à ſon idée, & lui en promettois l'exécution ; mais Madame Belton s'y eſt oppoſée. « Laiſſons » les monumens, dit-elle, à ceux qui » ont bien mérité de la patrie ». — Et pourquoi nous priver du plaiſir d'honorer ſa mémoire ? — « Eh bien, Lady Céci-» lia, ajoutez pour l'amour d'elle une » troiſième élève au Séminaire ; les talens » & les vertus que nous tâcherons de » lui faire acquérir, deviendront un » beau monument à l'honneur de So-» phie, &c. &c.

P. S. Emilie veut que je vous envoie

un eſſai de traduction pour lequel je ſollicite votre indulgence, quoiqu'il ait obtenu ſon ſuffrage. Vous ſavez que Madame Smith m'a miſe en état de lire l'Allemand ; & il m'a paru que ce petit Drame devoit intéreſſer Madame Belton, qui regrette beaucoup de ne pas comprendre la Langue des *Gellert*, des *Geſſner*, des *Klopſtock*, &c. &c. Je ne ſais, Madame, comment vous trouverez le ſtyle de cette pièce, dont l'original eſt écrit en vers. Malgré les changemens que j'y ai faits, je ſens que ce n'eſt pas ainſi que des Bergers s'expriment. Mais *Philémon* & *Baucis* ſont des Bergers de la Grèce ; on ſait qu'ils vivoient dans les temps fabuleux : les alluſions à la Mythologie devoient donc leur être familières, & *le langage des Dieux* peut nous paroître leur langue naturelle.

PHILÉMON ET BAUCIS,

DRAME.

PERSONNAGES.

JUPITER. } *déguisés en pélerins.*
MERCURE. }

PHILÉMON.

BAUCIS.

DAMON.

NARCISSE,

Habitans du Bourg.

La scène est dans la Cabane de Philémon; on voit à l'entrée ses Dieux Pénates; & sur une mauvaise table, une Urne d'argile, ornée de fleurs.

PHILÉMON ET BAUCIS,

DRAME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILÉMON ET BAUCIS.

PHILÉMON.

VIENS, ma Baucis, viens contempler la lune ; vois comme elle brille dans l'azur céleſte, vois comme elle ſe peint dans ce ruiſſeau tranquille, argenté par ſes rayons. Ainſi ſe mîroit Narciſſe, brillante de joie, quand Damon la couronnoit de roſes.....

BAUCIS.

Ah, mon cher Philémon, livrons nous

au plus doux eſpoir ! chaque aurore, chaque inſtant nous approche du terme de nos maux. Heureux ſéjour qu'habitent nos enfans, bientôt je vous verrai !

PHILÉMON.

Oui, cet eſpoir ſeul adoucit ma triſteſſe. Ah ! qu'il ne tarde point à paroître, ce jour fortuné ! Dieux puiſſans, hâtez-le pour tous deux !

BAUCIS.

Il luira bientôt ce beau jour ! Un ſonge, ſans doute envoyé de l'Olympe, a rempli mon cœur de joie.

PHILÉMON.

Un ſonge ?

BAUCIS.

J'aurois plus tôt partagé mon bonheur avec toi, mon cher Philémon ; mais tu travaillois dans la forêt, même avant mon réveil, & je n'ai pu t'y ſuivre.

PHILÉMON, *ému.*

Eh bien !....

BAUCIS.

Je croyois errer dans les champs de l'Élyſée, j'y cherchois nos enfans ; puis

transportée dans cette cabane, j'ai vu; oui, j'ai vu s'élever sur cette urne l'ombre de mon fils, & l'ombre de son amante. Tous deux étoient revêtus de ces voiles funèbres qui couvroient leurs corps inanimés, quand la flamme les consuma. J'entendis ces paroles : La bonté des Dieux va finir vos peines, préparez-vous à nous revoir bientôt. Voilà ce qu'exprimoient la voix de mon fils, & les regards de Narcisse... Je veux m'élancer vers eux, mais tout s'évanouit, tout disparoît à mes yeux attendris.

PHILÉMON.

Je reconnois la voix des Dieux : oui, ce songe est leur ouvrage. O Phœbé! astre bienfaisant, dont les doux rayons ont récréé mon ame, je t'ai contemplée peut-être pour la dernière fois. Peut-être, ô nuit que je bénis, ton char silencieux nous amène la mort!...

BAUCIS.

Pour nous conduire à l'Élysée....

PHILÉMON.

On frappe....

SCENE II.

JUPITER, MERCURE, les PRÉCÉDENS.

JUPITER.

Deux voyageurs, arrêtés dans ces lieux par la nuit & la faim, y cherchoient un asyle ; la dureté des habitans le refuse à nos prières, nous l'accorderez-vous?

PHILÉMON.

Mon cœur vous plaint; approchez, mes amis....

BAUCIS.

Entrez, je vous en conjure ; usez du peu que nous avons.

PHILÉMON.

Saluez ces Pénates d'argile....

BAUCIS, *montrant un banc.*

Reposez-vous....

JUPITER.

Votre bonté me touche.

MERCURE.

Etes-vous les seuls habitans de cette cabane, & le Ciel vous a-t-il refusé des enfans ?

BAUCIS.

Je devois à sa bonté le meilleur des fils; mais, hélas !....

PHILÉMON.

Déjà les Dieux l'ont jugé digne de l'Élysée.... Oh ! combien de larmes ont coulé sur cette urne ! Ici, mes amis, ici repose sa cendre; & celle de son amante....

BAUCIS.

Tandis que Philémon vous fera le récit de nos douleurs, je vais pourvoir à vos besoins....

SCÊNE III.

JUPITER, MERCURE, PHILÉMON.

JUPITER.

Les décrets du Ciel ſont toujours ſaints, mais ſouvent impénétrables; & le cours de la vie eſt un cercle d'épreuves.

MERCURE.

Bon vieillard ! racontez-nous vos peines....

PHILÉMON.

L'amour & l'hymen avoient formé pour nous l'union la plus belle; cependant il y manquoit un gage. Durant l'eſpace de vingt années nos vœux s'adreſsèrent au Maître de l'Olympe : ce fut en vain; il rejeta nos prières, mais nous adorâmes ſes refus.

JUPITER.

Le reſpect & la ſoumiſſion attirent ſa faveur.

PHILÉMON.

Oui, le grand Jupiter voulut enfin exaucer nos deſirs. J'eus un fils, préſent céleſte. Son ame, ornée de vertus & de grâces, avoit embelli ſa jeuneſſe. Ah ! mes amis, qu'il eſt doux d'être père d'un enfant vertueux ! Combien de fois l'ai-je ſurpris dans une ſainte retraite, à genoux, les mains levées au Ciel, les yeux baignés de larmes! il invoquoit les Dieux, non pas pour lui, mais pour ſa tendre mère, pour un père chéri.... Il ſoulageoit ma vieilleſſe : avant mon réveil, avant le point du jour il prévenoit mes travaux, ſes mains jeunes encore étoient dirigées par ſon cœur....

MERCURE.

Il étoit cher aux Immortels....

PHILÉMON.

Ah ! mes amis, ſon cœur nous tenoit lieu d'empire. Il n'avoit d'égal ſur la terre que celui de Narciſſe. A peine ſortis de l'enfance, ils ſentirent tous deux qu'il

étoient faits pour s'aimer : la ſympathie, l'attrait de la vertu formoient & ſerroient leurs liens. Auſſi tendre que Damon, & belle comme la nature, Narciſſe étoit l'honneur de nos contrées. Ses parens approuvoient ſon choix ; mais la mort les lui ravit. Elle n'hérita d'eux que leurs cendres & leurs bénédictions. Enfin le jour marqué pour le bonheur des deux amans, vient à luire..... Mais, grands Dieux ! ah ! pardonnez les larmes,

JUPITER,

Les Dieux récompenſent le malheureux qui pleure ſans murmurer....

MERCURE.

Ah ! dites-nous quelle mort a réuni ces amans ?

PHILÉMON.

Séparés juſqu'au coucher du ſoleil, ils s'occupoient du doux ſonge de leur félicité. Narciſſe étoit reſtée dans la cabane, &, couchée ſur le ſein de Baucis, elle avoit formé la guirlande qui devoit l'orner : elle nous quitte alors, & va joindre ſon amant dans la plaine. Nous les ſuivions de-

de loin, le cœur pénétré de joie, quand tout-à-coup nos yeux ſe rempliſſent de larmes; des préſages funeſtes, meſſagers de la douleur, portent le trouble dans nos ames; je ſerrois la main de Baucis, elle preſſoit la mienne : chacun en ſilence veut dérober à l'autre ſon effroi. Mais le Ciel ſe couvre de nuages, le tonnerre gronde, les ténèbres nous environnent, un éclair en redouble l'horreur, un coup affreux ſe fait entendre : Damon! Narciſſe! En vain ma voix les appelle..... Nos mains tremblantes ſe rejoignent, nos pas redoublés nous conduiſent au fond de la plaine, & nous trouvons....

MERCURE.

O bon vieillard! que ta peine me touche!

JUPITER.

La plus tendre pitié a pénétré mon ame.

PHILÉMON.

Tous deux ſans vie ſe tenoient encore embraſſés : nous crûmes tomber avec eux dans la nuit du trépas. Mais, ô douleur!

un funeſte réveil nous rend à la vie, & nos enfans ne ſont plus....

MERCURE.

Ils ont bien mérité vos larmes....

JUPITER.

Et l'Élyſée....

SCÈNE IV.

Les PRÉCÉDENS, BAUCIS.

BAUCIS.

VENEZ, mes amis, venez au fond de la cabane : là, vous trouverez un bain compoſé d'herbes ſalutaires : il rétablira vos forces épuiſées. Puis agréez des mains de la Nature un repas ſimple & frugal; du lait, des fruits & du pain. Que ne puis-je, en vous offrant les dons de Cérès, y joindre auſſi les préſens de Bacchus! Hélas! j'eſpérois en obtenir pour

vous d'une habitante de ce lieu, & ſon refus m'afflige....

JUPITER.

Que la bénédiction repoſe ſur vous !....

SCÈNE V.

PHILÉMON, BAUCIS.

BAUCIS.

SES paroles ont pénétré mon cœur....

TAYLOR INST. OXFORD

PHILÉMON.

C'eſt un chagrin cruel d'être privé, par la miſère, du bonheur d'aſſiſter nos ſemblables....

BAUCIS.

Cher Philémon, depuis long-temps nous habitons cette cabane, & j'apperçois aujourd'hui ſeulement qu'il eſt des biens qui nous manquent.

PHILÉMON.

Mais, Baucis, n'as-tu plus rien à leur offrir ?

BAUCIS.

Nous n'avons plus qu'une perdrix privée ; nous la réservions, il t'en souvient, pour les noces de nos enfans ; mais depuis tu l'as consacrée à Jupiter....

PHIMÉMON.

Va, Baucis, va l'apprêter pour les voyageurs, c'est aussi l'offrir au grand Jupiter. Bientôt un agneau naîtra de nos brebis, j'irai le porter dans son temple....

BAUCIS.

J'obéis avec joie.

SCÈNE VI.

PHILÉMON, *ſeul.*

Vous le ſavez, grands Dieux! ſatisfait de vos dons, mon cœur reconnoiſſant n'en ſollicita jamais d'autres. Cependant puis-je encore, foible vieillard, haſarder un ſouhait ? Je ne demande point ma première jeuneſſe, & ne déſire pas l'immortalité ſur la terre : pourrois-je y vivre heureux loin de mon fils, & la mort ſeule peut me le rendre. J'ambitionne..... ah ! pardonnez mon audace, j'ambitionne l'honneur de vous imiter. Le plaiſir de faire du bien ; l'heureux pouvoir de changer la triſteſſe en joie. O volupté douce & pure, dont l'idée ravit mon cœur ! qu'ici-bas je vous ai peu connue ! Mais, hélas ! dois-je en être ſurpris ?

Sans doute il n'appartient qu'aux Dieux, il n'eſt dû qu'aux Sages de goûter ce bonheur....

SCÈNE VII.

JUPITER, MERCURE, PHILÉMON.

JUPITER.

Qu'il eſt touchant de rencontrer dans ce ſéjour impie, un couple vertueux, l'ornement & l'ami de l'humanité!

PHILÉMON.

Vos louanges m'humilient....

MERCURE.

Les Dieux que tu ſervois, en nous recueillant dans ta demeure hoſpitalière, oui, les Dieux pourvoiront à ta récompenſe....

BAUCIS, *derrière la scène.*

Philémon ! Philémon ! l'oiſeau s'échappe de mes mains....

(*Philémon ſort.*)

SCÈNE VIII.

JUPITER, MERCURE.

JUPITER.

L'HONNEUR que ces bergers nous rendent, eſt plus précieux que l'encens & les hécatombes.

MERCURE.

Durant l'entretien de ces vieillards, mon cœur étoit ému, mes yeux ſe rempliſſoient de larmes....

JUPITER.

Des larmes pareilles n'effacent point l'éclat de la Divinité. Ce lieu coupable enferme auſſi l'innocence & la vertu ;

elles en écartent la foudre. Oui, ſans elles, un feu vengeur viendroit conſumer les inhumains qui l'habitent. Mais ces époux chéris du Ciel ont mérité tous mes bienfaits....

MERCURE.

O Jupiter! un ſceptre, un trône, ſont-ils un prix digne de leur vertu? Non, dans la douleur qui les conſume, ils couvriroient la pourpre royale d'un lugubre vêtement; & le diadême de Baucis, loin de parer ſon front, ſerviroit d'ornement à cette urne....

JUPITER.

La vertu que cache un humble toît, mérite un prodige éclatant. L'univers ſurpris va le contempler. Je vais lui donner plus qu'un trône. (Il ſaiſit l'urne & la renverſe.) Damon! Narciſſe! paroiſſez.

SCÈNE IX.

JUPITER, MERCURE, DAMON, NARCISSE.

DAMON.

OU ſuis-je ?

NARCISSE.

Quel ſonge !

DAMON.

Ah ! grands Dieux ! dites-moi....

NARCISSE.

Qu'entends-je ? Ah, cher amant, c'eſt toi !.....

DAMON.

O ma Narciſſe !

JUPITER à MERCURE.

Sortons ; laiſſons-les ſeuls.

SCÈNE X.

DAMON, NARCISSE.

NARCISSE.

UN nuage me couvre, mes yeux ſont troublés; ils n'apperçoivent que Damon...

DAMON.

Que vois-je? c'eſt ici notre cabane! Eſt-ce le char de la Nuit; ſont-ce les bras de mon père qui nous ont tranſportés? — Mais d'où vient ſe cache-t-il à mes regards au moment où ſa voix m'appelle?

NARCISSE.

Et qui nous a revêtus de ces habits? Qui a poſé ſur ma tête cette guirlande de fleurs? Sont-ce les mains de ma mère, ou ſeroit-ce un jeu de l'Hymen?

DAMON.

Mais l'orage eſt diſſipé! le ciel n'eſt plus ténébreux, & les regards de Diane ont appaiſé la tempête. Le Père de la Nature ſe promenoit tantôt ſur les ailes du vent; il faiſoit gronder ſon tonnerre, & déployoit ſa majeſté terrible....

NARCISSE.

Je crois voir encore ſes redoutables éclairs.

DAMON.

Tes bras, glacés par la frayeur, cherchoient les miens ſous ce chêne antique où nous trouvions un aſyle. Là, tout-à-coup j'ai cru ſentir une atteinte mortelle, ſemblable à celle d'une flèche inviſible, qui m'eût percé le cœur. Durant quelques inſtans j'ai ceſſé de te voir, puis je t'ai retrouvée; mais, grands Dieux! dans quels lieux? & puis-je réciter un ſonge, une foule de merveilles....

NARCISSE.

Que dis-tu? quoi! ce beau ſonge qui m'a ravi dans un monde nouveau, ce ſonge étoit auſſi le tien! Tout-à-coup la Nature a diſparu à mes regards; j'étois

au ſein de la Nuit éternelle, tranſportée dans le royaume des Ombres ; telle que Pſyché, quand la colère de Vénus l'exila dans ces lieux terribles....

DAMON.

Ciel !....

NARCISSE.

J'eſſayai de prononcer ton nom, & ta voix répondit à la mienne....

DAMON.

Grand Jupiter ! qu'ai-je entendu ? Eſt-ce un ſonge nouveau ? Oui, la main de Morphée m'a conduit dans ces noirs abymes ; je te preſſois contre mon ſein, quand une lumière ſubite vint nous éclairer ; Mercure s'offrit à nous ; des regards pleins de douceur accompagnoient ſes paroles : Raſſurez-vous, dit-il, & ſuivez-moi. Guidés par lui, nous arrivâmes au bord de l'Achéron ; le Nautonnier des Enfers nous reçut dans ſa barque. A peine deſcendus ſur le rivage, nous fûmes conduits auprès du trône de Pluton : ſes yeux me parurent étincelans, ſa majeſté imprimoit le reſpect ; à ſes côtés

étoit Proſerpine ; à ſes pieds, les Juges des Enfers. Minos décida notre ſort : Jeunes encore, dit-il, vous avez chéri la vertu, aimez-vous à-préſent dans un monde meilleur. Allez ; les champs de l'Élyſée vous ſont ouverts....

SCÈNE XI.

BAUCIS & LES PRÉCÉDENS.

BAUCIS.

PARDONNEZ, mes amis....

DAMON.

O ma mère....

NARCISSE.

Embraſſez votre fille....

BAUCIS.

Que vois-je, ô Dieux ! *Elle tombe dans les bras de ſon fils.*

DAMON.

Narciſſe ! elle ſe meurt.

NARCISSE.

Jupiter, aidez-nous !....

SCÈNE XII.

PHILÉMON & LES PRÉCÉDENS.

PHILÉMON.

J'ENTENDS des cris....

DAMON.

Mon père !

PHILÉMON.

Ciel !

NARCISSE.

Vous frémiſſez en nous voyant....

DAMON.

Baucis ſe meurt, & vous fuyez !

PHILÉMON, *la main ſur la poitrine.*

Ombres ſacrées ! (*Il pleure.*) je vous ſalue.

BAUCIS, *qui revient à elle.*

Où ſuis-je ?....

DAMON.

Auprès de vos enfans....

PHILÉMON.

Illuſion douce & trompeuſe !

DAMON.

Quelle énigme ?....

BAUCIS, *les conſidérant tour-à-tour.*

C'eſt encore une apparition....

DAMON.

Eh ! quoi vous méconnoiſſez vos enfans ?

PHILÉMON *prend la main de Damon.*

C'eſt plus qu'une ombre....

BAUCIS, *qui s'eſt approchée de Narciſſe.*

Je ſens un cœur qui palpite....

PHILÉMON.

Le pouvoir de Jupiter vous rend-il à la vie?

DAMON.

Ah !...je conçois d'où naît votre ſur-

priſe. Un long évanouiſſement vous a trompés; vous nous avez crus morts : c'eſt pourquoi nous ſommes revêtus de ces habits ; c'eſt pourquoi vous avez poſé ſur ſa tête, cette guirlande qu'aujourd'hui Narciſſe a formée....

PHILÉMON.

Aujourd'hui ? O ſurpriſe nouvelle ! Vous-mêmes ignorez donc votre ſort ? (Mais au-delà du tombeau, de quoi peut-on ſe ſouvenir) Apprenez donc que le tonnerre vous avoit privés de la vie. Déjà depuis trente journées nous pleurions ſur vos cendres, & nos foibles mains les ont recueillies dans cette urne....

DAMON.

Que dites-vous ?....

PHILÉMON *renverſe l'urne, & n'y trouve pas les cendres.*

Où ſont-elles ? Ah ! tous mes doutes ſe diſſipent ! Grands Dieux ! vous avez écouté la voix de nos pleurs ; vous nous rendez nos enfans. O Jupiter ! pour t'en bénir, l'Éternité ſuffit à peine !...

BAUCIS.

Quel bienfait, ô Père de l'Olympe!

DAMON.

Ainſi notre bonheur n'étoit donc pas une illuſion ?

NARCISSE.

Eſt-il poſſible que le temps puiſſe ainſi changer ſon cours ? Cette révolution de la Lune, conſacrée par vous à la douleur, ne nous a paru qu'un moment dans le cercle de l'Éternité....

DAMON.

O vous! dans le ſein duquel j'en retrouve les charmes; ô mon Père! ſi je vous dépeignois la félicité qui du trône des Immortels ſe répandoit dans nos ames, ſi,... Mais puis-je, avec les couleurs de la terre, vous retracer les délices du Ciel ?

PHILÉMON.

O mon fils! ſi jamais vous m'avez aimé....

BAUCIS.

Et ſi le nom de mère eſt encore cher à

vos cœurs, parlez, dévoilez-nous ces ſublimes myſtères.

DAMON.

Nós prairies émaillées, nos vallons, nos plaines fertiles ne ſont que des déſerts arides auprès des champs de l'Élyſée. C'eſt le ſéjour de la beauté, l'aſyle de la paix, & la patrie de la vertu. Un éternel midi les éclaire ; & la joie deſcend dans les cœurs avec les doux rayons qui lancent la clarté : Ici la roſe exhale un parfum plus agréable; on y reſpire le pur Ether : des arbres chargés de fruits préſentent un épais ombrage ; un doux zéphir les agite : là, d'un rocher de diamans découle un ruiſſeau de nectar....

BAUCIS.

O merveille incompréhenſible aux mortels!

DAMON.

Nous errâmes long-temps dans ce ſéjour de délices; nous admirions les fruits dont il abonde, & leur attrait nous invitoit à les cueillir. Narciſſe à peine en eût goûté, qu'elle parut plus belle que Vé-

lus, quand ſur le mont Ida la Déeſſe charma les regards du fils de Priam.

NARCISSE, *montrant Damon.*

Une lumière divine éclatoit dans ſes yeux; de nouvelles graces ornoient ſon front, & ſes traits ennoblis annonçoient l'immortalité....

DAMON.

Éblouis, confondus, accablés ſous le poids du bonheur, nous nous proſternâmes. Trop foibles encore pour célébrer les Dieux par des hymnes, nous ne pouvions leur offrir que des larmes de joie; mais le pouvoir d'une noble harmonie ranima nos forces, & guida nos pas dans un labyrinthe inconnu. Ah, mon père! là ſeulement réſide la vraie félicité; c'eſt là que, dégagée des ſens, l'ame s'élance & ſe perd dans le ſein de la Divinité.

PHILÉMON.

O mon fils!....

DAMON.

Là, s'élève un autel d'or, de la main même de Jupiter. On n'y voit point ſon image, ainſi que dans nos temples: ici

la Divinité ſe rend viſible. Couronnée de lauriers & revêtue de lumière, une troupe ſacrée ſe proſterne au pied de l'autel ; la lyre des humains ne produit pas des ſons pareils, & leurs cœurs ne ſauroient offrir de ſemblables hommages. Moi-même, il m'en ſouvient, je ſaiſis une harpe, & chantai mon bonheur....

NARCISSE.

Oui, tu chantois, Damon, & j'écoutois ces ſons harmonieux, quand la vue de mes parens vint inonder mon ame d'un nouveau torrent de joie : j'eſſaierois en vain de la décrire ; même dans l'Élyſée, elle n'a point trouvé de nom.

DAMON.

Dans cet inſtant, pour la première fois, je me ſouvins des habitans de la terre. Chère Narciſſe! m'écriai-je, que ne puis je embraſſer mes parens ! A peine eus-je achevé ces mots, que j'entendis une voix éclatante, qui prononçoit mon nom & le ſien : elle nous entraîne, avec la rapidité des courſiers d'Apollon, hors du ſéjour où vous ſeuls manquiez à notre

joie ; elle nous rend à la terre, où ce bonheur nous paroiſſoit un ſonge....

BAUCIS.

Ainſi c'eſt un prodige, & non la mort qui met fin à nos peines.

PHILÉMON.

Maître des deſtins, auteur de notre joie, quelle cauſe attira ſur nous tes bienfaits ?....

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, JUPITER, MERCURE (*dans l'appareil de la Divinité.*)

JUPITER.

Vos vertus....

(*Tous se prosternent.*)

Levez-vous ; je lis dans le cœur des mortels, & ne veux d'hommages que les siens....

MERCURE.

Reconnoissez dans Jupiter & dans Mercure, les hôtes que vous avez nourris....

PHILÉMON, *tremblant.*

Que puis-je....

JUPITER.

Ne frémis point. Est-ce à l'innocence à trembler ? Elle a le droit d'être tran-

quil'e, & le privilége ſacré d'approcher des D.eux.

PHILÉMON.

Père de tous les biens, ta voix a raſſuré mon ame....

BAUCIS.

Ah! qui de nous eſt digne de l'honneur qu'il reçoit?

MERCURE.

C'eſt le bonheur des Dieux, de rendre heureux les mortels.

JUPITER.

Souvent nous avons viſité l'humble chaumière qu'habite la vertu; tantôt nous mêlions le nectar à l'eau qui formoit ſon breuvage; tantôt pour eſſuyer ſes larmes & calmer ſa douleur....

PHILÉMON.

O bienfaiteur des hommes, dont la bonté puiſſante a terminé nos peines! apprends-nous quel don digne de toi peut t'offrir la pauvreté reconnoiſſante?....

JUPITER.

Une vie vertueuſe....

MERCURE.

Et vous, tendres amans, dont j'étois le conducteur dans le royaume des Ombres, vos yeux ſe tournent-ils avec regret vers les lieux que vous avez quittés ?

DAMON.

La nature entière eſt l'empire de Jupiter : aſſurés de ſa faveur, la terre eſt pour nous l'Élyſée.

JUPITER.

Un jour endormis ſous les pavots de Morphée, un réveil heureux vous tranſportera pour jamais dans ce ſéjour de gloire. En attendant, goûtez ici les biens de l'âge d'or, conſolez vos parens; inſpirez aux habitans de ce lieu coupable, la vertu que vous chériſſez. Je vous quitte, l'Olympe m'appelle. Eſt-il encore des biens qui vous manquent ? Voulez-vous des tréſors ? Voulez-vous un Empire ?

PHILÉMON.

Que puis-je répondre au Maître du Ciel ? Avoir eu Jupiter pour hôte, n'eſt-ce pas là le premier des honneurs ?

BAUCIS, *montrant ſes enfans.*

Voici nos richeſſes, voici notre couronne....

PHILÉMON.

Cependant un ſouhait s'élève encore dans mon cœur....

JUPITER.

Parle....

PHILÉMON.

Cette humble cabane, honorée de ta préſence, & dans laquelle eſt deſcendu avec toi le bonheur de l'Olympe, puiſſe-t-elle à ta voix ſe changer en un temple! Puiſſent nos cœurs être aſſez purs pour t'offrir les vœux des Mortels! Nos hymnes apprendroient aux voyageurs ſurpris les merveilles de Jupiter; j'immolerois des hécatombes à ſon honneur, & de la chair des victimes je nourrirois l'indigence. Enfin, quand le terme de ma carrière approchera, ou quand les yeux de Baucis ſe fermeront à la lumière, que la mort nous frappe, ſans nous déſunir. Ordonne, ô Jupiter! ordonne à la Parque de trancher du même coup la trame

de nos jours, afin que nous mourions enſemble au pied de tes autels,...

JUPITER.

O bon vieillard ! tes ſouhaits ſont dignes de ta vertu : Jupiter les approuve ; il les exauce.

Au milieu du tonnerre & des éclairs, s'élève au fond du Théâtre un Temple ſuperbe. Deux nuées paroiſſent en même-temps, qui enlèvent Jupiter & Mercure ; mais elles s'arrêtent au-deſſus du Théâtre.

PHILÉMON, *plongé dans la ſurpriſe.*

O prodige !

BAUCIS.

Un ſaint frémiſſement vient me ſaiſir...

SCÈNE XIV & dernière.

Les précédens. Une foule d'Habitans, attirés par le bruit du tonnerre, arrive des deux côtés de la ſcène; ils reculent, ſaiſis d'effroi.

JUPITER.

FRÉMIS, peuple barbare, tremble à l'aſpect des hôtes à qui tu refuſas l'entrée de tes demeures. Ce couple, objet de ton mépris, nous a prodigué ſes ſecours : ſa vertu te préſerve de la foudre. Mais ſouviens-toi que Jupiter eſt juſte ; redoute encore ſa vengeance, quoiqu'il daigne en ſuſpendre l'arrêt ; viens apprendre dans ce Tem-

ple à révérer les Dieux. Va, conduis ces Amans à l'autel de l'Hymen; contemple leur ſort, & connois que la vertu n'eſt point ſans récompenſe.

DIALOGUE VII.

ERNESTINE.

ENFIN nous voilà ſeules, & j'en ſuis bien-aiſe. Il me tardoit de ſavoir ſi quelque choſe a pu vous déplaire dans la converſation que je viens d'avoir avec la Comteſſe de * *; car j'ai cru appercevoir ſur votre viſage un air de mécontentement.

EUGÉNIE.

Et à quelle occaſion, je vous prie ?

ERNESTINE.

Lorſque je dis à la Comteſſe que j'avois peur des gens d'eſprit, & que ſi je pouvois m'en diſpenſer, je ne verrois jamais d'Auteurs.

EUGÉNIE.

Vous parliez ſans doute de ces Ecrivains dangereux, qui, attaquant la Reli-

gion & les mœurs, ne sauroient faire que du mal ; ou de ces Auteurs frivoles, dont les productions ne sauroient faire aucun bien ?

ERNESTINE.

Je parlois, je vous assure, des Auteurs en général.

EUGÉNIE.

Quoi ! de ceux-là même dont vous aimez les Ouvrages ?

ERNESTINE.

Ils ne sont pas exceptés : j'aime à les lire, & je craindrois de les voir.

EUGÉNIE.

Et d'où vient, je vous prie ?

ERNESTINE.

Parce que je ne serois point à mon aise avec eux.

EUGÉNIE.

Cette timidité semble un aveu tacite de la supériorité que vous leur reconnoissez.

ERNESTINE.

Oui, vous avez raison ; & j'aurois peur, en causant avec eux, de leur donner mauvaise opinion de mon esprit ;

parce qu'ils en ont tant, que ſûrement ils m'en trouveroient peu. Voilà ce qui explique ma timidité.

EUGÉNIE.

Si j'eſſayois de faire là-deſſus une allégorie dans le goût de celle que vous avez lue ce matin dans le Spectateur, je dirois que la *timidité* eſt la fille de l'*amour-propre* & de la *modeſtie*; car elle naît du deſir de plaire, & de la crainte de n'y pas réuſſir. C'eſt pourquoi celui qui eſt exempt de vanité, & celui en qui l'orgueil domine, ſont également loin d'être timides.

ERNESTINE.

Eſt-ce un défaut que d'avoir de la timidité?

EUGÉNIE.

C'eſt une des graces de la jeuneſſe, quand elle n'eſt pas exceſſive. L'air aimable & timide avec lequel une jeune perſonne expoſe ſes opinions, ſes doutes, indique une ſage défiance d'elle-même, & garantit les progrès de ſa raiſon. On aime cette timidité, parce qu'elle fait

contraſte avec la confiance préſomptueuſe qui accompagne ſouvent l'ignorance & la médiocrité. Pouſſée trop loin, la timidité devient un malheur : elle jette un voile ſur nos qualités aimables, détruit la grace du maintien, gêne tous les mouvemens, ſemble enchaîner juſqu'à nos penſées, & nous montrant aux autres ſous un jour déſavantageux, elle-même réaliſe quelquefois la crainte que nous avions de ne pas plaire : & l'on peut dire alors que c'eſt la peur qui a produit le danger.

ERNESTINE.

Mais au-moins cette timidité-là eſt bien oppoſée à la vanité.

EUGÉNIE.

Et n'eſt cependant pas la vraie modeſtie : elle redoute le blâme, autant que l'homme vain recherche la louange, & s'éloigne ainſi de cette noble & touchante ſimplicité, qui caractériſe un mérite ſupérieur.

ERNESTINE.

Qu'entendez-vous par une noble ſimplicité ?

EUGÉNIE.

Ce mot, appliqué aux chef-d'œuvres de l'Art, ſuppoſe que l'artiſte a rempli le but qu'il ſe propoſoit, ſans avoir déparé ſon ouvrage par d'inutiles acceſſoires, ou des ornemens ſuperflus. Au moral, on voit auſſi la vraie grandeur s'unir à la ſimplicité. Je connois un homme véritablement religieux, plein de vertu & de génie, qui rapporte ſes actions, ſes travaux & ſes découvertes au vrai bien de l'humanité. Fortement occupé d'un ſi grand objet, il ne l'eſt point de lui-même, & de l'opinion qu'on a de lui; jamais il n'a vanté ſes talens, ni les ſuccès qu'il obtient, ni les ſervices qu'il a rendus : ſon extérieur annonce le calme & l'égalité de ſon ame, il n'a l'air ni embarraſſé ni confiant; on voit qu'il ne craint point le blâme, & qu'il peut ſe paſſer des diſtinctions : en un mot, il eſt grand, il eſt bon, ſans avoir la préten-

tion de le paroître, ſans même ſavoir qu'il eſt tel.

ERNESTINE.

Le portrait que vous faites de ce Philoſophe moderne, me rappelle l'aventure de Platon, qui ſe trouvant à loger avec d'autres étrangers, vécut avec eux ſans leur dire autre choſe de lui-même que ſon nom. Ces étrangers étoient ravis d'avoir trouvé un homme ſi doux & ſi ſociable; mais comme il ne parloit que de choſes fort ordinaires, il ne leur vint pas même à l'eſprit que c'étoit-là ce grand Philoſophe dont la réputation faiſoit tant de bruit. Le premier ſervice qu'ils lui demandèrent, fut de les conduire chez le célèbre Philoſophe qui ſe nommoit comme lui, & qui étoit diſciple de Socrate. Platon leur dit en ſouriant que c'étoit lui-même.

EUGÉNIE.

Ce rapprochement eſt très-heureux: mais revenons à la timidité. Elle plaira toujours quand elle ſera l'expreſſion de la modeſtie & du juſte ſentiment que nous

avons de la ſupériorité d'un autre. Ce préſompteux, *qui oſa parler de guerre devant Annibal*, auroit bien mieux fait de garder un timide ſilence en préſence d'un ſi grand homme, ou n'auroit dû lui parler que pour chercher à s'inſtruire. Dans certains cas, au contraire, une timidité exceſſive & déplacée n'annonce que de l'amour-propre. Suppoſons, par exemple, qu'une jeune perſonne ſe trouve en ſociété, & que, pour contribuer à l'amuſement de ceux qui la compoſent, on l'invite à exercer un talent agréable : ſi elle refuſe ce qu'on lui demande, parce qu'elle ne poſsède pas ce talent à un degré ſupérieur, & qu'elle appréhende d'être éclipſée par d'autres, il eſt bien sûr que ſa timidité produira un effet déſagréable, & qu'on eſt en droit de conclure qu'elle a moins de complaiſance que de vanité, plus d'amour-propre que de vraie modeſtie.

ERNESTINE.

Cette jeune perſonne auroit tort; car vous m'avez appris qu'il importe plus de

plaire par ſa complaiſance, que de briller par ſes talens.

EUGÉNIE.

Enfin, par un abus des termes, on appelle quelquefois timidité, cette lâcheté criminelle qui craint de profeſſer la vérité, quand il eſt honteux de la taire, mais dangereux de la dire; qui empêche de défendre l'innocence attaquée par la calomnie, & de ſecourir le foible opprimé par le puiſſant.

ERNESTINE.

J'eſpère que la mienne n'ira jamais juſques-là.

EUGÉNIE.

Et moi j'eſpère, Madame, que vous n'éviterez pas ſeulement ce qui eſt condamnable en ſoi-même, mais encore tout ce qui vous empêcheroit de parvenir au degré de perfection que vous pouvez atteindre. C'eſt pourquoi je voudrois vous engager à vaincre l'eſpèce de crainte que vous inſpire le commerce des Gens-de-Lettres.

ERNESTINE.

Vous m'avez déjà dit que, comme en général on juge les hommes par le choix de leurs amis, on juge de même les Princes ſur le choix de leurs favoris; cela m'a fait impreſſion, & j'ai peur qu'on ne me ſoupçonne de ne pas aimer la ſcience, ſi j'ai l'air d'éviter les Savans.

EUGÉNIE.

Si je deſire que vous aimiez les Lettres, & que vous traitiez avec diſtinction ceux qui les cultivent, c'eſt pour votre bonheur, plus encore que pour votre gloire. La pompe qui environne les Souverains, & les frivoles amuſemens que l'uſage leur preſcrit, ne ſauroient ſuffire à les rendre heureux, ſi le Ciel les a doués d'une ame noble & d'un cœur ſenſible.

ERNESTINE.

Je ſens que je ne puis être heureuſe qu'en faiſant beaucoup de bien.

EUGÉNIE.

Aimez donc & recherchez la ſociété de ceux qui vous aideront à le faire, c'eſt-à-dire, de ceux qui réuniſſent les dons

les plus précieux dont le Ciel ait orné l'humanité : le génie & la vertu. Heureux les Princes qui, trouvant de tels hommes parmi leurs contemporains, sauront les apprécier & les mettre à leur place! Le moindre des avantages qu'ils pourront s'en promettre, est de savoir que leur nom sera transmis avec gloire à la postérité. Mais j'envisage ici un bien présent & plus réel, qui s'étend à la fois & sur celui qui gouverne, & sur ceux qui sont gouvernés. Le Souverain & l'homme de génie ont chacun un genre de supériorité qui leur est propre; l'un est fait pour commander, l'autre est né pour instruire. Si chacun d'eux influe sur une portion de l'humanité, n'est-il pas à désirer qu'ils se rapprochent & s'unissent pour faire servir à son bonheur ce concours de pouvoirs & de lumières ?

ERNESTINE.

Selon vous, ma chère Eugénie, il y a donc entr'eux la même relation qu'entre un père & le précepteur de ses enfans.

EUGÉNIE.

Fort bien, Madame; vous ſemblez avoir deviné que les grands Philoſophes ont été nommés les Précepteurs du genre humain.

ERNESTINE.

Et quelqu'un a dit : *Le premier qui fut Roi, fut un Père adoré.* J'aime bien mieux ce vers que cet autre : *Le premier qui fut Roi, fut un Soldat heureux.*

EUGÉNIE.

Je ſuis de votre avis. Quant à la comparaiſon que vous venez de faire, elle prouve que vous avez ſaiſi ma penſée ; & vous comprenez ſans doute que ſi l'eſtime & les égards d'un père pour le ſage inſtituteur auquel il a confié ſes enfans, contribuent au ſuccès de leur éducation, la protection & les honneurs accordés aux vrais Savans, aux Gens-de-Lettres vraiment eſtimables, influent de même ſur le bonheur de la ſociété. D'ailleurs, eſt-il un plus noble uſage du pouvoir ſouverain, que de récompenſer! Et s'il faut compter parmi les bienfaiteurs du genre humain,

le Philoſophe qui, dévoilant à nos regards quelques-uns des ſecrets de la Nature, nous remplit d'un nouveau reſpect pour ſon ſublime Auteur; celui qui emploie l'éloquence à pénétrer les cœurs des grandes vérités de la Morale & de la Religion; tous ceux enfin dont les études, les recherches & le travail tendent à diminuer la ſomme des maux, & à augmenter celle des biens : quoi de plus doux & de plus glorieux que d'acquitter, en les honorant, la dette que la ſociété avoit contractée avec eux ?

Mais ce n'eſt pas ſeulement à titre de bienfaiteurs du genre humain qu'ils méritent la protection du Prince, c'eſt ſouvent encore à titre d'opprimés qu'ils auront droit de l'obtenir.

ERNESTINE.

Vous m'étonnez, ma chère Eugénie.

EUGÉNIE.

Il n'eſt que trop vrai cependant qu'ils ont eu à combattre à la fois l'ignorance ou le préjugé, qui arrêtent ou retardent leurs ſuccès; la haine & l'envie, qui les

leur conteſtent, ou qui les empoiſonnent. De-là vient que tant d'hommes diſtingués par leurs talens, ont vécu pauvres & méconnus de leurs contemporains, perſécutés ou négligés pendant leur vie : ils n'ont reçu qu'après leur mort le juſte tribut de louange & d'honneur, que d'utiles écrits ou de pénibles travaux leur avoient mérité. *La pauvreté*, a dit un Poëte Allemand, *éteint la lampe du Sage qui veille pour éclairer l'humanité.* Mais j'apperçois, Madame, que ce tableau vous afflige & vous révolte; il produit ſur vous l'effet que l'injuſtice & l'ingratitude cauſeront toujours à une ame honnête & ſenſible. J'ai cru cependant devoir vous le tracer, pour n'omettre aucun des motifs qui doivent engager les Princes à diſtinguer le vrai mérite, à l'encourager par des honneurs & des récompenſes.

ERNESTINE.

Si cela dépendoit de moi, ceux dont vous parlez ſeroient tous riches. Puiſqu'ils

ſont tant de bien aux hommes, ils devroient jouir au-moins de tous les avantages de l'opulence.

EUGÉNIE.

Je vais vous ſurprendre encore, en vous diſant que je ne ſuis pas de votre opinion.

ERNESTINE.

Et par quelle raiſon, je vous prie ?

EUGÉNIE.

Parce que l'expérience a fait connoître le danger des richeſſes. En facilitant la jouiſſance de tous les plaiſirs, ſouvent elles énervent l'ame, éteignent l'activité, & arrêtent les progrès du talent, qu'un travail aſſidu auroit développés. Mais ſuppoſons qu'un homme de génie, poſſeſſeur de tous les avantages d'une grande fortune, évitât ce premier écueil, je n'oſerois en conclure qu'il ſaura ſe garantir auſſi d'un autre piége qui l'attend. Tout homme riche a ſes courtiſans & ſes flatteurs, toujours empreſſés à lui plaire, en exagérant ſon mérite réel, ou bien en lui attribuant un mérite qu'il n'a pas. Combien je redouterois pour lui les illu-

ſions que produiſent des louanges adroites, une proſpérité conſtante, des ſuccès toujours ſoutenus ! ils enfantent l'orgueil, & cet ennemi des vertus égare auſſi le génie, en lui perſuadant qu'il peut atteindre à tout, & que rien ne lui eſt impoſſible.

C'eſt peut-être pour les ſouſtraire à ce danger, que la Providence a ſouvent permis que les Grands-Hommes fuſſent méconnus ou perſécutés ; qu'ils euſſent à lutter tour-à-tour contre l'envie, la haine & l'adverſité. Ces épreuves, douloureuſes ſans doute, ont pu produire des effets ſalutaires ; & je me rappelle une Fable Allemande, qui vous expliquera ma penſée. « Lorſqu'Alcide fit ſon entrée » dans le Ciel, il ſalua tous les Dieux, » en commençant par Junon. Tout le » Ciel & Junon s'en étonnèrent. C'eſt » ton ennemie, lui dit-on, que tu » traites avec tant de diſtinction. Oui, » répondit Hercule, c'eſt mon ennemie ; » mais je ne ſuis redevable qu'à ſes perſé-

» cutions des exploits qui m'ont mérité » le Ciel ».

Il eſt bien sûr, Madame, que jamais vous ne ferez la Junon d'aucun homme-de-Lettres, diſtingué par d'utiles talens : bien loin de-là, vous le protégeriez contre ceux qui l'attaqueroient injuſtement. Je ne demande pas pour lui de grandes richeſſes, parce qu'indépendamment de leur danger, les plaiſirs qu'elles donnent ne ſauroient valoir ceux qu'il goûte en cultivant les dons que la Nature lui a faits. Mais s'il éprouve l'infortune, vous lui tendrez une main ſecourable ; vous le placerez dans cet état d'aiſance, où, délivré de ſoucis, il pourra ſe livrer tout entier aux études dont il fait ſon objet : vous jouirez alors de ſa reconnoiſſance & du bien qui réſultera de ſes travaux.

Fin de la première Partie.

971195

Benfah
7. 12. 87
[VOLT.]